

Off. 24-2
240 e 23

E S S A I

S U R

L'HOMME.

PAR M. POPE.

Traduit de l'Anglois en François.

Edition revue par le Traducteur.

The proper study of mankind is M A N.

L'étude propre de l'Homme est l'HOMME.

A L O N D R E S, chez PIERRE
DUNOYER, à la tête d'Erasme
dans le Strand.

A A M S T E R D A M, chez
JEAN FREDERIC BERNARD.

M. DCC. XXXVI.

1834

1834

THOMAS

THOMAS

THOMAS

THOMAS

THOMAS

THOMAS



THOMAS

THOMAS

THOMAS

THOMAS

THOMAS

1834

P R E F A C E

DU TRADUCTEUR.

MONSIEUR POPE
s'étant proposé
d'écrire sur la vie
& les mœurs de l'homme, a
crû devoir considérer d'a-
bord l'homme en général,
sa nature & son état. Il
est nécessaire pour prescrire
des devoirs & établir des
préceptes, ou pour exami-
ner la perfection ou l'im-
perfection de quelque cré-

ature que ce soit, de connaître premièrement quelle est sa condition & quels sont ses rapports, quelle est la fin & quel est l'objet de son existence.

La science de la nature humaine, ainsi que toutes les autres sciences, se réduit à un petit nombre d'idées claires. Il n'y a pas dans ce monde beaucoup de vérités certaines. Il en est de l'anatomie de l'esprit comme de celle du corps : il est plus utile de s'appliquer aux parties les plus sensibles & les plus faciles à apercevoir, que d'é-

tudier de petits vaisseaux
& de petits nerfs qui écha-
pent aux observations. Ce
sont néanmoins sur les ob-
jets de cette nature que
roulent des disputes qui
servent bien moins à aug-
menter la théorie de la mo-
rale, qu'à en diminuer la
pratique. En conséquence
de ces observations, M.
Pope s'est proposé de lais-
ser les choses intelligi-
bles, de tenir un sage mi-
lieu entre des doctrines
tout à fait opposées, & de
former un système de mo-
rale avec un mélange de
température qui ne nuisît

point à la solidité; système aussi court que bien digéré.

Ce qu'il a publié consiste en quatre Epîtres. C'est une idée générale de l'homme, où il n'y a que les plus grandes parties de tracées, leur étendue, leurs limites, & leurs connexions. Il a donné à ces quatre Epîtres le titre de premier livre, & il en annonce un second qui renfermera des particularités plus susceptibles d'agrément. Il ne fait dans celui-ci qu'ouvrir les fontaines & préparer les canaux: dans l'autre il en sui-

du Traducteur. vij

vra le cours & les détours.

Voilà ce que l'extrait de la Préface qu'il a mise lui-même à la tête de ses Epîtres, m'a fourni. Ces Epîtres sont écrites en vers, & elles sont adressées à Henri Saint Jean Lord Bolingbroke, à qui personne ne refuse l'aveu d'une supériorité de génie & de talens. M. Pope l'a loué sans être flatteur ; ceci est une exception aux Poètes & aux dédicaces.

Le sujet est d'une métaphysique abstraite & délicate, où l'on peut aisément perdre le fil des inductions

& les liaisons des rapports
& des différences. La
manière d'ailleurs dont les
idées sont exposées est ex-
trêmement concise: ce n'est
pas sans raison. Car en
même tems que par la brié-
veté de l'expression les
choses deviennent plus fa-
ciles à être retenues, on de-
vient plus propre à en con-
server le souvenir, à propor-
tion du degré d'attention
que la précision requiert
du Lecteur. Je n'allégue-
rai pas que le but de cet
ouvrage est plus d'instruire
que de plaire. Le plaisir
s'y trouve, mais il veut être

recherché, & des réflexions de retour l'amènent, ce qui en relève la sensibilité & augmente cette complaisance propre que l'on goûte dans la jouissance d'un tel plaisir.

Un plan raccourci de l'ouvrage en facilitera l'intelligence à ces lecteurs trop indolens ou trop volages pour donner à la lecture de celui-ci toute l'application nécessaire & qu'il mérite.

La première Epître traite de l'homme considéré par rapport à l'univers. L'univers entier forme un système général qui nous est incon-

nu. Dans l'échelle des êtres, c'est à dire dans le rang & la progression des diverses créatures, il doit y avoir un être tel que l'homme, & par rapport à l'univers cet être n'est que partie d'un tout au quel il est relatif, quoyqu'il en ignore les rapports. L'ignorance lui est donnée pour nourrir ses espérances : celles de l'Indien qui sçait & raisonne peu lui représentent un avenir conforme à ses idées. La mort, ce grand maître, en manifestera la vérité ; & nous désabusera de cet orgueil qui nous fait ra-

du Traducteur. xj

porter la totalité du grand système à la partie que nous en connoissons & qui est nôtre système particulier. De ce même orgueil naît l'idée d'une perfection chimérique que l'homme se plaint de n'avoir pas, & qu'il ne sçauroit avoir sans cesser d'être ce qu'il est, sans cesser d'être homme. Irraisnable, il souhaite de réunir les facultés des intelligences & des bêtes, quoy qu'incompatibles entr'elles, quoyque peu convenables à sa nature. Il ne considère point que ses souhaits attaquent l'ordre général, qu'ils renversent cette

gradation d'êtres & de facultés d'où résulte la subordination de créatures à créatures, & de toutes à lui; que c'est se revolter contre Dieu, l'auteur & le conservateur de tout, dont la providence infinie & la sagesse incompréhensible a donné à tous les êtres les facultés qu'ils doivent avoir & les a mis dans la place qu'ils doivent occuper. Pour réduire en peu de mots tout le sommaire de cette épître, on y démontre le peu de fondement de cette opinion que l'orgueil suggère à l'homme, que tout

du Traducteur. xiiij

soit fait pour lui ; on y fait voir la folie & l'injustice de ses plaintes, lors qu'il regrette les qualités qu'il n'a point & qu'il envie celles des autres créatures : enfin on y justifie la providence attaquée par ces plaintes en établissant cette vérité : QUE TOUT CE QUI EST, EST BIEN. C'est par là que la première épître se termine, & c'est la conséquence de tout ce qu'elle renferme.

La seconde épître traite de la nature & de l'état de l'homme par rapport à lui même considéré comme

individu. Mr. Pope qui vers la fin de la première épître a tracé un portrait poétique de la divinité, commence celle-ci par le portrait de l'homme. C'est un être d'une nature mixte, borné dans ses facultés, sujet à beaucoup de foiblesses : il est un mélange de passion & de raison, de vices & de vertus. C'est ce que l'auteur explique & développe dans tout le cours de cette épître. En voicy une courte déduction. Il y a deux principes de nos actions : l'amour propre & la raison ; l'un & l'autre

sont également nécessaires. L'un fait agir & l'autre retient, & ces principes ont plus ou moins de force à proportion de la proximité de leur objet. Ils s'unissent en ce point final, de rechercher le plaisir & de fuir la peine. Les passions sont les modifications de l'amour propre : elles sont les élémens qui composent l'homme, & qui par conséquent ne peuvent être détruites, mais qu'on doit modérer. Des passions mêmes naissent les principes de nos vertus ; vertus distinguées des vices, quoiqu'elles en

soient fort voisines, & qu'elles leur soient, pour ainsi dire, aparentées. L'homme est un cahos d'ombres & de lumières, qui ne peut être séparé, dit M. Pope, que *par le Dieu qui est en nous*; c'est aussi l'expression d'Ovide, *est Deus in nobis*. Toutes nos passions, même nos vices, sont des instrumens de la providence, des moyens du bien général. L'auteur insiste beaucoup sur ce principe qui résulte naturellement de ce qu'il a établi dans la première épître, où il a fait voir qu'on doit tout rapporter à la totalité

du Traducteur. xvij

lité de l'univers, & à l'être
suprême n'agissant que pour
une seule grande fin. En
effet, des foibleſſes que la
ſageſſe de la providence a
distribuées aux différens
ordres, il en réſulte leur
dépendance, leur union, leur
force. Des paſſions ſorta-
bles accompagnent chaque
état, & ce que la con-
noiſſance peut renverſer,
ces paſſions le relèvent. De
cette ſage diſtribution de
foibleſſes & de paſſions ſuit
cette conſéquence, que
QUOYQUE L'HOMME SOIT
FOLIE, DIEU EST TOUTE
SAGESSE. Toute la ſeconde

xviii *Préface*

épître tend à prouver la vérité de cette maxime.

La troisième épître traite de la nature & de l'état de l'homme considéré par rapport à la société. L'auteur y envisage d'abord l'union & la relation générale de tous les êtres ; les dépendances mutuelles de l'homme & de la bête, & leurs services reciproques : il traite ensuite des divers liens de société qui unissent les hommes entr'eux, & qui proviennent de notre nature, de nos besoins, de la religion & du gouvernement. Grands objets qui

font le sujet de cette troisième épître. Il faut donner un peu plus d'étendue à ces idées. Le monde est un système de société : rien n'existe à part, rien n'est fait entièrement pour lui-même, ni entièrement pour les autres. L'homme engraisse l'oison : sa luxure, son plaisir, sa vanité l'engagent à prendre soin d'un grand nombre d'animaux ; & ces animaux relativement à leur degré de connoissance sont au moins autant fondés à croire l'homme fait pour eux, que l'homme l'est à

croire la création faite pour lui. S'ils contribuent au bonheur de l'homme, l'homme ne contribue pas moins au leur. Il y a pour tous un bonheur mutuel. Chacun a un degré de connoissance qui lui est propre, & qui est proportionnel à son état. Si l'homme est pourvû de la raison, la bête est pourvûe de l'instinct : l'un & l'autre produisent également le bonheur de chaque individu : ils produisent les mêmes effets par rapport à la société. Ils marchent par des routes différentes vers

du Traducteur. xxj

le même but. C'est même l'instinct qui forme entre les hommes les premiers liens, la raison les resserre : ainsi la raison est guidée par l'instinct ; ainsi la passion & la vertu marchent par tout. Ce n'est pas que le premier état de la nature fût un état d'aveuglement, c'étoit au contraire le règne de Dieu ; & si depuis l'homme est parvenu aux arts, ce n'est qu'en suivant la nature & qu'en copiant l'instinct. Il a trouvé parmi les bêtes des modèles de sociétés & de gouvernemens. L'amour, les

xxij *Préface*

craintes & les besoins, furent les motifs qui engagèrent les hommes à les établir. Le premier des gouvernemens fut celui des Patriarches qui étoient les Rois, les Prêtres & les Pères de leur état : leur fin aprit à leurs fujets à remonter à un premier Père, à un premier Etre; ils l'aimèrent, ils s'aimoient entr'eux : tout alors n'étoit qu'amour. C'est la crainte qui a établi la tyrannie ; la force aidée par la superstition, produisit la crainte ; les hommes devenus tyrans & vicieux crurent dans des

du Traducteur. xxiij

dieux tirans & vicieux. L'amour propre aveugle fut le principe de ces maux, & le même amour propre éclairé les rectifia, & aprit qu'un gouvernement fondé sur la violence ne peut subsister long-tems. De là l'établissement des Loix qui sont fondées sur les besoins mutuels ; & de là l'établissement de cette vérité fondamentale, que pour l'amour de soi-même, il faut aimer les autres, & que par conséquent LE VERITABLE AMOUR PROPRE & L'AMOUR SOCIAL NE SONT QU'UN.

La quatrième épître traite de la nature & de l'état de l'homme par rapport au bonheur. Mr. Pope y prouve que la vertu seule peut faire, & fait ici bas nôtre bonheur. Il commence cette épître en s'adressant au bonheur d'une manière tout à fait poétique ; il fait voir ensuite qu'il a été mal défini par les philosophes. C'est un but au quel tous les hommes tendent par l'impulsion de la nature, & qu'ils doivent par conséquent pouvoir atteindre : & comme Dieu n'agit point
par

du Traducteur. xxv

par des loix particulières
mais par des loix générales,
& que toute la nature
n'est qu'un seul système, le
bonheur doit consister, non
dans le bien d'un seul, mais
dans le bien de tous ; le
bonheur de l'un doit dé-
pendre de celui de l'autre,
& tout bonheur particulier
du bonheur général. Il
ne peut consister dans la
possession des biens de la
fortune qui pour l'ordre,
la paix & le bien être de la
société doivent être inéga-
lement distribués ; la pro-
vidence néanmoins balance
cette inégalité par la crainte

& l'espérance. On se fait une fausse idée de la nature des biens : ils ne consistent qu'en trois choses ; la *santé*, la *paix* & le *nécessaire*. La vertu seule donne la paix & joint à la jouissance des deux autres, un plaisir que le scélérat ne peut avoir ; elle maintient même la santé par la tempérance ; un honnête travailleur peut lui donner le nécessaire : tous les avantages du vice, elle les fuit & les dédaigne. Les maux que l'homme vertueux peut effuyer sont des maux & des accidens que le hazard

du Traducteur. xxvij

donne à tous, & que l'erreur seule peut accuser d'être des effets particuliers de la vertu. Ils sont dans l'ordre du grand système, & ce n'est que la folie qui puisse désirer que Dieu altère l'ordre général en faveur d'un particulier. Qui perd de vue ce grand objet, se fait une idée fautive, également & de l'homme juste & du prix qui lui est dû. La vertu & le vice ont leur récompense & leur punition propre, le repos ou l'agitation de l'ame, l'approbation ou le reproche de la conscience. Le vice

entraîne avec lui un levain qui empoisonne tout : richesses, dignités, naissance, grandeurs, renommée & même talens supérieurs, rien ne peut rendre heureux un homme vicieux. Il n'y a que la vertu seule qui puisse extraire du bien de tous les objets ; elle seule peut faire goûter le bien sans le mélange du mal. La vertu consiste dans l'amour de Dieu & celui du prochain. Ce n'est que l'amour de Dieu & celui du prochain qui peut constituer un bonheur qui s'accorde avec le système

du Traducteur. xxix

général, qui s'accorde avec
notre système particulier, &
qui fasse dépendre tout
bonheur particulier du bon-
heur général : propriétés
caractéristiques de la véri-
table vertu & du véritable
bonheur. Leur liaison &
leur ressemblance prouve
que LA VERTU SEULE FAIT
ICY BAS NOTRE BONHEUR.

Il y a dans cet extrait,
quoique long par rapport
aux bornes d'une Préface
ordinaire, bien des liaisons
de raisonnement qui sont
omisées, & réservées à l'at-
tention du Lecteur. Il eut
été à souhaiter qu'on eut

fait cette Traduction en vers. Les Principes, les Maximes, les Préceptes frapperoient davantage, se retiendroient plus facilement : mais la richesse de la langue, & la flexibilité des règles de la Poésie Angloise rendent en cette Langue la versification beaucoup plus facile qu'elle n'est en François. D'ailleurs, il n'y a peut être en Angleterre que M. Pope, à qui l'assujettissement de la mesure & de la rime, loin d'être un obstacle à la brièveté & à la précision, puisse au contraire être un moyen de fa-

cilité. Par cette raison, quelque extraordinaire qu'elle paroisse, & par celle qui la précède, M. Pope a préféré la Poésie à la Prose. Sa précision est l'effet d'un art supérieur : elle donne beaucoup de force & de grace à des instructions qu'il étoit autrement difficile de produire sans être sec ou devenir ennuyeux. Ces raisons doivent faire connoître que l'ouvrage étoit très-difficile à traduire ; la plupart des Anglois ne balancent point à le croire intraduisible ; & je pense qu'en effet toutes les Traductions que l'on en

xxxij *Préface*

pourroit faire, ne sçauroient être qu'inférieures à l'original. Si l'on trouve donc dans le stile de celle-ci quelque dureté, quelque mot hasardé, que ces raisons en soient l'excuse. D'ailleurs on a crû devoir sacrifier la délicatesse à l'exactitude & à l'énergie. Le Traducteur n'a eu d'autre objet que de faire connoître autant qu'il a pû, l'Ouvrage tel qu'il est, & ces sortes de Traductions ont leur utilité particulière en ce qu'elles ne déguisent point le goût & le caractère des ouvrages d'une nation :

du Traducteur. xxxiiij

nation : car chaque nation a ses mœurs, observation qu'un lecteur judicieux ne perd jamais de vue.

On a prétendu qu'il y avoit du Spinofisme dans cet effai sur l'homme. La sagesse, la bonté, & la providence de Dieu, la dépendance de l'homme à l'égard d'un esprit suprême & créateur, y sont évidemment supposées & prouvées ; ce qui est directement contraire au sistême de Spinosa. On n'a donc pû critiquer que quelques expressions : en ce cas, ces expressions pour être trou-

vées vicieuses ont dûes être séparées du corps de l'ouvrage, dont l'esprit en corrige l'abus. Epiloguer de la sorte, c'est agir contre les règles d'une saine critique; & même d'ailleurs on eut dû considérer qu'on ne doit pas interpréter rigoureusement & théologiquement des faillies & des efforts poétiques. Le P. Tournemine jésuite, un des premiers hommes de lettres qu'il y aît en France, & reconnu pour juge compétent, soit comme théologien ou comme philosophe, écrivit au traducteur

du Traducteur. XXXV

après avoir lû cet ouvrage,
il ne nuira qu'aux esprits
corrompûs qui tournent tout
en venin ; un esprit droit
en tirera un bon suc, de
grandes vues & des ma-
ximes utiles. On croit ne
devoir pas oublier ici ce
qu'il marque dans la même
lettre. *Je suis charmé de
Pope ; c'est un philosophe
profond & un poète vrai-
ment sublime.* Cela n'est
pas moins à la louange de
M. Pope, qu'à la justifica-
tion de l'ouvrage qui a
donné lieu à cet éloge.

Cette traduction a desja
été imprimée à Paris sur

un manuscrit dont le désordre a donné lieu à un nombre de fautes. D'ailleurs on l'avoit altéré en quelques endroits pour des raisons dont le détail seroit inutile au lecteur. Ces motifs ont engagé le traducteur à faire imprimer à Londres, sous ses yeux, cette nouvelle édition.

ESSAI
SUR
L'HOMME.

EPITRE PREMIERE.

*De la nature & de l'état de
l'Homme par raport à l'Uni-
vers.*

REVEILLONS-NOUS,
Milord : laissons les pe-
tits objets à la basse
ambition & à l'orgueil
des Rois. Puisque la vie ne
s'étend & ne se termine gué-
res qu'à regarder ce qui nous
environne & à mourir, parcou-

A

rons donc au moins cette scène de l'Homme : Prodigueux labyrinthe, mais qui a pourtant sa régularité ; campagne où la fleur croît confondue avec le chardon ; jardin qui tente par des fruits défendus. Allons ensemble, parcourons ce vaste champ ; & soit couvert ou découvert, voyons ce qu'il renferme. Pénétrons les routes les plus cachées ; transportons-nous sur les endroits les plus élevés ; & découvrons également ce qui rampe dans l'aveuglement, & ce qui se perd dans l'élévation. Examinons les promenades de la nature : frappons la folie dans sa course, & saisissons les mœurs dans leur naissance. Rions lorsqu'on le doit ; montrons de la candeur lorsqu'on le peut : mais justifions aux hommes les voyes de Dieu.

SUR L'HOMME. 3

Que pouvons-nous dire de Dieu ou de l'homme, qu'en raisonnant en conséquence de ce que nous connoissons ? Et que connoissons-nous de l'homme ? seulement sa demeure ici-bas : c'est d'où partent, c'est à quoi se raportent tous nos raisonnemens. Quoique Dieu se manifeste par des mondes innombrables, c'est à nous de le rechercher dans celui où il nous a placés. Celui qui pourroit percer au travers de la vaste immensité, voir des mondes entassés sur d'autres mondes former la totalité de l'univers, observer le rapport des règles systématiques d'une partie aux règles systématiques d'une autre, reconnoître d'autres planètes, d'autres soleils ; quels sont les différens êtres qui habitent chaque étoile : celui-là pourroit dire pourquoi

Nous ne pouvons juger de l'homme que relativement à notre propre système, ignorant la relation générale des systèmes & des choses.

Dieu nous a formés tels que nous sommes. Nôtre ame transcendante a-t-elle pénétré les ressorts de cet univers, les supports mutuels, & les liens de ses différentes parties, leurs connexions, leurs dépendances & leurs gradations ? Petites parties de ce tout, pouvons-nous le comprendre ?

Cette grande chaîne qui attire & réunit toutes les parties, & qui par cette harmonie conserve le tout, est-elle entre les mains de Dieu, ou entre celles de l'homme ?

Homme présomptueux, prétens-tu découvrir la raison d'où vient que tu as été formé si foible, si petit, si aveugle ? Premièrement, si tu le peux, trouve la raison d'où vient que tu n'as pas été formé plus foible, plus petit, & encore moins éclairé.

SUR L'HOMME. 5

Fils de la terre, demande-lui pourquoi les chênes sont plus hauts & plus forts que les ronces auxquelles ils donnent de l'ombrage : ou demande aux plaines azurées pourquoi les satellites de Jupiter sont moindres que Jupiter ?

Si on convient que de tous les systèmes possibles, la sagesse infinie doit préférer le meilleur, où tout doit être rempli, parce qu'autrement il n'y auroit point de cohérence ; & où tout ce qui est, est dans le degré où il doit être : il est donc évident que dans les divers degrés de la vie & des sens, il doit y avoir quelque part un être tel que l'homme. Et toute la question (que l'on dispute tant que l'on voudra) se réduit à ce point ; si Dieu a fait injustice à l'homme en le plaçant dans le degré où il est ?

Cette même chose que nous appellons injustice par rapport à l'homme, étant considérée comme relative au tout, non seulement peut, mais encore doit être juste. Dans les ouvrages humains, poursuivis avec un travail pénible, mille mouvemens produisent à peine une seule fin. Dans les ouvrages de Dieu, un simple mouvement non-seulement produit sa fin, mais encore seconde une autre opération. Ainsi l'homme qui paroît ici le principal Etre, ne joue peut-être que le rôle de second par rapport à une sphère inconnue, est le mobile de quelque roue, le moyen de quelque fin : car nous ne voyons qu'une partie, & non le tout.

Quand un fier coursier connoîtra pourquoi l'homme le modère dans sa course orgueil-

S U R L' H O M M E. 7

leuse, ou le pousse au travers des plaines : quand le bœuf stupide sçaura pourquoi il sillonne la terre, ou pourquoi métamorphosé en Dieu Egyptien il est couronné de guirlandes : alors la forte présomption de l'homme pourra comprendre, l'usage & la fin de son Etre, de ses passions & de ses actions : pourquoi il agit & il souffre, il est retenu & il est excité : pourquoi dans ce moment, il est un esclave ; dans un autre moment, une divinité.

Ne disons donc point que l'homme est imparfait, que le Ciel a tort : disons plutôt que l'homme est aussi parfait qu'il doit l'être : son être est proportionné à son état, au lieu qu'il occupe ; son tems n'est qu'un moment, un point est son espace.

L'homme n'est point un être imparfait, étant un être proportionné à la place & au rang qu'il occupe dans la création, & à des fins & des relations qui lui sont inconnues.

C'est en partie
sur l'ignorance
des événemens
futurs, & en par-
tie sur l'espé-
rance d'un bon-
heur avenir,
qu'est fondé tout
son bonheur pré-
sent.

Le Ciel cache à toutes les créatures le livre du destin, excepté la page nécessaire, celle de leur état présent; il cache aux bêtes ce que l'homme connoît, aux hommes ce que connoissent les esprits: autrement qui pourroit ici-bas supporter son existence? Ta volupté condamne aujourd'hui l'Agneau à la mort; s'il avoit ta raison, bondiroit-il & se joueroit-il sur la plaine? Content jusqu'au dernier moment, il broute le pâturage fleuri, & lèche la main qui s'élève pour l'égorger. O ignorance de l'avenir, qui nous est charitablement donnée, afin que chacun puisse remplir le cercle que lui a marqué le Ciel qui voit d'un œil égal, étant le Dieu de tous, un héros périr, & un passereau tomber; les atômes se confondre,

SUR L'HOMME. 9

ou les Cieux se bouleverser ;
une bulle d'eau, ou un monde
s'éclater.

Homme sois donc humble
dans tes espérances, & ne prends
d'efforts qu'avec crainte. Attens
ce grand Maître, la mort : &
adore Dieu. Il ne te fait point
connoître quel sera ton bonheur
à venir, mais il te donne l'es-
pérance pour être ton bonheur
présent. Une espérance éter-
nelle fleurit dans le cœur de
l'homme : il n'est jamais heu-
reux, il doit toujours l'être. L'a-
me inquiète & renfermée en
elle-même, se repose & se pro-
mène dans la vie à venir.

Voyez ce pauvre Indien dont
l'ame non instruite voit son
Dieu dans les nuées, ou l'en-
tend dans le vent. Une science
orgueilleuse n'a prit point à son
ame à s'élever aussi haut que

l'orbe du Soleil, & que la voye lactée. Et cependant la simple nature lui donna l'espérance d'un Ciel plus bas au-delà d'une montagne dont le sommet est enveloppé dans les nuages, d'un monde moins dangereux dans l'épaisseur des forêts ; de quelqu'isle plus heureuse située au milieu d'une plaine liquide, où ce pauvre esclave retrouve encore une fois son pays natal ; nul démon qui l'y tourmente, & point de Chrétiens altérés de l'or. D'exister, satisfait ses désirs naturels : il ne souhaite point les aîles des Anges, ni le feu des Séraphins ; mais il croit que son chien fidèle admis dans le même Ciel lui tiendra compagnie. Toi donc, qui es plus habile, pèze dans les balances de ta raison ton opinion contre la Providence : ap-

Un orgueil qui vise à de trop hautes connoissances, & qui prétend à une perfection au-dessus de la portée de l'homme, est

SUR L'HOMME. II

pelle imperfection ce que tu t'i-
 mages tel: Dis, ici Dieu don-
 ne trop, là il donne trop peu:
 Détruis toutes les créatures pour
 ton goût & ton plaisir; & crie
 cependant, si l'homme est mal-
 heureux, si l'homme seul n'oc-
 cupe pas tous les soins d'enhaut,
 s'il n'est pas le seul être parfait
 ici bas, immortel dans le Ciel,
 Dieu est injuste: arrache de ses
 mains la balance & le sceptre;
 juge la justice même, & sois le
 Dieu de Dieu.

Cher Milord & ami, nôtre
 erreur vient d'une raison or-
 gueilleuse. On sort de sa sphère
 & l'on s'élance vers les Cieux.
 L'orgueil vise toujours aux de-
 meures célestes: les hommes
 voudroient être des Anges, &
 les Anges des Dieux. Si les An-
 ges qui ont aspiré à être Dieux
 sont tombés, les hommes qui

la cause de ses
 erreurs & de sa
 misère.

Impiété de
 l'homme qui se
 met en la place
 de Dieu, & qui
 veut juger de la
 convenance ou
 disconvenance, de
 la perfection ou
 de l'imperfection,
 de la justice
 ou de l'injustice
 de ses dispensa-
 tions.

aspirent à être Anges, sont rebelles; & qui veut renverser les loix & l'ordre, pèche contre la cause éternelle.

Abсурдité de
s'estimer l'objet
final de la créa-
tion; & de vou-
loir dans le mon-
de moral une
perfection qui
n'est point dans le
monde physique
& qui ne peut être
dans les cho-
ses créées.

Que l'on demande pour quel-
le fin brillent les corps célestes ?
Pourquoi la terre existe ? L'or-
gueil répond ; „ c'est pour moi.
„ Pour moi, la nature libérale,
„ éveille ses puissances produc-
„ trices, fait germer l'herbe,
„ & épanouir les fleurs. Pour
„ moi le raisin renouvelle tou-
„ tes les années son jus de nec-
„ tar ; & la rose ses fraîcheurs
„ odoriférantes. Pour moi, la
„ mine enfante mille trésors.
„ Pour moi, la santé découle
„ de mille sources : les mers
„ roulent leurs ondes pour me
„ transporter : le soleil se lève
„ pour m'éclairer ; la terre est
„ mon marchepié, & le Ciel est
„ mon dais.

Mais la nature ne s'écarter-elle point de sa bonté & de sa fin, lorsqu'un soleil brûlant darde des rayons mortels ; lorsque des tremblemens de terre engloutissent des villes, & que des inondations submergent des peuples entiers ?

Non, répondra l'orgueil :
 „ la première cause toute puis-
 „ sante n'agit point par des
 „ loix particulières, mais par
 „ des loix générales. Les ex-
 „ ceptions sont rares. Il y a eu
 „ quelques altérations depuis le
 „ commencement, mais qu'y
 „ a-t-il de créé qui soit par-
 „ fait ?

Pourquoi donc l'homme le seroit-il ? Si la félicité humaine est la grande fin et que la nature s'en écarte, pourquoi l'homme ne s'en écarteroit-il pas aussi ? Cette fin n'exige pas moins

un cours constamment alternatif de pluyes & de beau tems, qu'une révolution continuelle de désirs dans l'homme : elle exige aussi peu des printems éternels & des cieux sans nuages, que des hommes toujours sages, calmes & tempérés : si des pestes ou des tremblemens de terre ne renversent pas l'ordre prescrit par le Ciel, pourquoi l'existence d'un Borgia ou d'un Catilina le renverseroit-elle ? C'est de l'orgueil que jaillissent nos raisonnemens : jugeons des choses morales, ainsi que des choses naturelles. Pourquoi blâmer le Ciel dans celles-là, & le disculper dans celles-ci ? Dans les unes & dans les autres, pour bien raisonner, il faut se soumettre.

Peut être nous paroîtroit-il mieux que dans le monde phy-

S U R L'H O M M E. 15

sique tout fût harmonie, que dans le monde moral tout fût vertu ; que jamais l'air ou l'océan ne ressentît le souffle des vents, & que jamais l'ame ne fût agitée par aucune passion ? Mais tout subsiste par un combat élémentaire, & les passions sont les élémens de la vie. L'ordre général a été observé depuis le commencement, & dans la nature, & dans l'homme.

Que voudroit il cet homme ? tantôt il s'élève, & moindre qu'un Ange il voudroit être davantage : tantôt baissant les yeux vers la terre, il paroît chagrin de n'avoir point la force du taureau, & la fourure de l'ours : s'il dit que toutes les créatures sont faites pour son usage, de quel usage lui seroient-elles, s'il en avoit toutes les propriétés ?

La nature libérale sans pro-

Injustice des plaintes de l'homme contre la Providence, demandant d'une part les perfections des Anges, & de l'autre les qualités corporelles des bêtes.

fusion, leur a assigné des organes, des facultés propres ; elle les a dédommagées de chaque besoin apparent, les unes par des degrés de vitesse, les autres par des degrés de force*, tout dans une proportion exacte avec leur état. Il n'y a rien à ajouter, rien à diminuer. Chaque bête, chaque insecte est heureux dans son état. Le Ciel seroit-il donc cruel pour l'homme, & pour l'homme seul ? Celui-là seul qu'on appelle raisonnable, ne seroit-il satisfait de rien à moins qu'il n'ait tout ?

Le don de la raison dédommage l'homme de toutes les qualités que les bêtes ont au-dessus de lui : Des facultés sensitives plus délicates le rendroient misérable.

Le bonheur de l'homme, (quel orgueil ne le crût-il ainsi ?) n'est pas de penser ou d'agir au

* C'est un axiome dans l'anatomie des créatures, que leur force ou leur vitesse est plus grande ou moindre dans une proportion relative l'une à l'autre.

delà

SUR L'HOMME. 17

delà de l'homme même, d'avoir des puissances de corps & d'esprit au-delà de ce qui convient à sa nature & à son état. Pourquoi l'homme n'a-t-il point un œil microscopique ? en voici une raison claire : l'homme n'est pas une mouche. Et quel en seroit l'usage, si l'homme pouvoit considérer un ciron, & que sa vûe ne pût s'étendre jusqu'aux Cieux ? Quel seroit l'usage d'un toucher plus délicat, si, sensibles & tremblotans de tout, les douleurs & les agonies s'introduisoient par chaque pore ? D'un odorat plus raffiné, si les parties volatiles d'une rose par leurs vibrations dans le cerveau, nous faisoient mourir de peines aromatiques ? D'une oreille plus fine ? La Nature tonneroit toujours, & nous

B

étourdiroit par la musique de ses sphères roulantes. O combien nous regretterions alors que le Ciel nous eût privé du doux bruit des zéphirs & du murmure des ruisseaux ! Qui peut ne pas reconnoître la bonté & la sagesse de la Providence, également & dans ce qu'elle donne, & dans ce qu'elle refuse ?

Dans l'univers visible, il y a un ordre & une gradation générale, d'où résulte une subordination de créatures à créatures, & de toutes à l'homme. Gradation de sens, d'instinct, de pensée, de réflexion, & de raison.

Autant que les divers & nombreux degrés de la création s'étendent, autant se diversifient les degrés des facultés sensitives & intellectuelles. Quelle gradation depuis ces millions d'insectes qui peuplent les champs, jusqu'à la race impériale de l'homme ? Que de modifications différentes dans la vûe entre ces deux extrêmes, le voile de la taupe, & le rayon du linx ! Dans l'odorat, entre la

von
proy
men
suite
suite
mais

SUR L'HOMME. 19

cruelle lionne *, & le chien si habile à la piste ! Dans l'ouye, depuis ce qui vit dans l'onde, jusqu'à tout ce qui gazouille dans les feuillages du Printems ! Que le toucher de l'araignée est exquis ! Sensible à la plus légère impression qui affecte le moindre fil de sa toile, elle paroît vivre dans l'ouvrage qu'elle a tissé. Que la délicate abeille a le sentiment subtil & sûr, pour extraire d'une herbe vénéneuse une rosée bienfaisante ! Quelle différence d'instinct entre celui d'une truie qui se vautre ; & entre le tien, éléphant, être presque raisonna-

* Lorsque les lions des déserts d'Afrique vont à l'entrée de la nuit chercher leur proie, ils font d'abord un grand rugissement, qui fait fuir les autres bêtes : ensuite attentifs au bruit qu'elles font dans leur fuite, ils les poursuivent, non par l'odorat, mais par l'ouye.

ble ! Que la barrière est mince entre l'instinct & la raison ; séparés pour toujours, & toujours très-proches ! Quelle alliance entre la réflexion & le ressouvenir ! Que peu de chose divise le sentiment de la pensée ! Toutes ces facultés moyennes tâchent de s'unir sans pouvoir jamais passer la ligne qui les sépare. Sans cette juste gradation entre les différentes créatures, les unes pourroient elles être soumises aux autres & toutes à toi ? Toutes leurs puissances sont vaincues par toi seulement : ta raison n'est-elle pas seule toutes ces puissances ensemble ?

Cet ordre & cette subordination de créatures peut s'étendre encore beaucoup plus loin tant au-dessus qu'au-dessous de nous.

Regarde au travers de l'air, sur la terre, sur la mer, la matière prête à éclore, s'agiter, crever, & produire. Quelle progression d'êtres s'élève en

SUR L'HOMME. 21

haut, s'étend sur la surface,
se cache dans le profondeur !
Quelle chaîne, qui commence
depuis Dieu ! natures éthérées
& terrestres, Ange, hom-
me, bête, oiseau, poisson, in-
secte ! O étendue que l'œil
ne peut voir, que l'optique ne
peut atteindre, depuis l'infini
jusqu'à toi, depuis toi jusqu'au
néant ! Si nous pouvions em-
piéter sur les puissances supé-
rieures, les inférieures le pour-
roient sur nous ; autrement il
y auroit un vuide dans la créa-
tion, où un degré étant ôté,
toutes les proportions sont ren-
versées ; où un chaînon étant
rompu, toute la grande chaîne
est détruite ; & l'est également,
que ce chaînon soit le dixième
ou le dixmillième.

Si chaque monde se meut
dans un ordre graduel qui n'est

Une Partie
du tout qui forti-
roit de sa place,

romproit la connexion de la totalité des choses. La folie & la vanité d'un tel désir.

pas moins de son essence que de celle de l'univers, ce tout merveilleux ; la moindre confusion dans un seul, entraîneroit non seulement la ruine de ce monde particulier, mais encore celle du grand tout. La terre perdant son équilibre s'écarteroit de son orbite : les planètes & le soleil courroient sans règle au travers des Cieux, les Anges présidans à chaque sphère en seroient précipités, un être s'abîmeroit sur un autre être, un monde sur un autre monde ; toute la fondation des Cieux s'ébranleroit jusques dans son centre, la nature frémiroit jusques au Trône de Dieu : tout cet ordre admirable seroit rompu. Pour qui ? pour toi, ver méprisable ! O folie ! orgueil ! impiété !

Que si le pié destiné à fouler

la poussière, ou la main destinée au travail, aspireroit d'être la tête : si la tête, l'œil, ou l'oreille se fâchoient de n'être que les purs instrumens de l'esprit qui les gouverne : quelle absurdité ? Et ce n'en est pas une moindre, si dans cette fabrique générale, une partie prétend être une autre partie, & se révolter contre la tâche ou la peine que le grand Esprit ordonnateur de tout, a marquée.

Tout ce qui est, n'est que partie d'un tout surprenant dont la nature est le corps, & dont Dieu est l'ame : il se diversifie dans chaque être, & cependant il est toujours le même. Il est aussi grand dans l'œconomie de la terre, que dans celle de la machine éthérée. Il chauffe dans le soleil, rafraîchit dans le zéphir, brille dans les étoi-

les & fleurit sur les arbres. Il vit dans chaque vic, s'étend dans toute étendue, se répand sans se partager, donne sans rien perdre, respire dans nôtre ame, anime nôtre partie mortelle, également parfait dans la formation d'un cheveu que dans celle du cœur, dans l'homme vil qui se plaint, & dans le Séraphin transporté qui n'est qu'amour & que louange : pour lui, rien de haut, de bas, de grand, de petit ; il remplit, il limite, il enchaîne, il égale tout.

L'homme doit donc, tant par rapport à son état présent, qu'à son état futur, avoir une soumission absolue à la Providence.

Cesse donc, & ne taxe point cet ordre d'imperfection. Nôtre bonheur dépend de ce que nous blâmors. Connois ton être, ton point. Le Ciel t'a donné un juste, un heureux degré d'aveuglement & de foiblesse. Soumets-toi, sur d'être aussi heureux

SUR L'HOMME. 25

heureux que tu peux l'être dans cette sphère ou dans quelque autre sphère que ce soit ; & sûr, soit dans l'heure de ta naissance, soit dans celle de ta mort, de trouver ton salut entre les mains de qui dispose de tout. Toute la nature est un art, & un art qui t'est inconnu : le hazard est une direction que tu ne sçau-rais voir ; la discorde est une harmonie que tu ne comprends point ; le mal particulier est un bien général : & en dépit de l'orgueil, en dépit d'une raison qui s'égare, cette vérité est évidente ; QUE TOUT CE QUI EST, EST BIEN.

Fin de la première Epître.

ESSAI
SUR
L'HOMME.

ÉPÎTRE II.

*De la nature & de l'état de
l'Homme par rapport à lui-
même considéré comme indi-
vidu.*

APRENS donc à te con-
noître toi-même, & ne
présume point de développer la
divinité. L'étude propre de
l'homme, est l'homme. Placé
dans une espèce d'isthme, être
d'un état mixte, obscurément

L'affaire de
l'homme est
l'homme. Sa na-
ture, ses puissan-
ces, ses faiblesses
& les limites de
sa capacité.

habile , grossièrement grand, avec trop de connoissance pour le doute sceptique, & trop de foiblesse pour la fierté stoïque ; il est comme suspendu entre deux, dans l'incertitude d'agir ou de ne rien faire, de se croire un Dieu ou une brute, de donner la préférence ou au corps ou à l'esprit. Il n'est né que pour mourir ; il ne raisonne presque que pour s'égarer ; & telle est cette raison, qu'elle s'égare également pour penser trop & pour penser trop peu : cahos de raisonnement & de passions ; tout est confus : continuellement abusé ou désabusé par lui-même : créé en partie pour s'élever, & en partie pour tomber ; maître de toutes choses, & lui-même cependant la proie de toutes : seul Juge de la vérité, & se précipitant sans fin dans l'erreur : la

SUR L'HOMME. 29

gloire, le jouet, l'énigme du monde. Va, créature surprenante, monte où les sciences te portent ; mesure la terre, pèse l'air, règle les marées, instruis les planètes du cours qu'elles doivent observer : corrige le vieux tems, & guide le soleil. Elève toi avec Platon jusques à l'empirée, jusqu' au premier bien, au premier parfait, au premier beau : ou entre dans les labyrinthes qu'ont frayé ses successeurs, & prétends qu'en abandonnant le bon sens tu imites Dieu ; semblable à ces Prêtres de l'Orient qui par leurs agitations orbiculaires, tombent dans des vertiges, & croient par leurs tournoyemens de tête, imiter le soleil. Va, & aprends à la Sagesse éternelle comment elle doit gouverner. Ensuite rentre

en toi-même ; qu'y retrouveras-tu ? imbécillité.

Lorsque dans ces derniers tems les êtres supérieurs virent un homme mortel développer les loix de la nature, ils admirèrent une telle habileté dans une figure terrestre, & ils regarderent Newton, comme nous regardons un singe adroit.

Peut-il, cet homme qui enseigne aux Planètes les cercles qu'elles doivent décrire, peut-il décrire ou fixer un seul mouvement de l'ame ? lui qui peut marquer leurs points d'élévation & d'abaissement, peut-il expliquer son commencement ou sa fin ? Helas, quel prodige ! La partie supérieure de l'homme peut s'élever sans obstacle, & empiéter d'art en art ; mais quand l'homme travaille à son propre ouvrage & qu'il s'occupe de lui-

S U R L'H O M M E. 31

même, à peine a-t-il commencé, que ce que la raison a tissé, la passion le défait.

Deux principes régissent dans l'homme ; l'amour propre qui excite, & la raison qui retient. Et n'appellons point l'un un bien, l'autre un mal : chacun produit sa fin ; l'un meut, l'autre gouverne. Ce qui convient à leur coopération doit être appelé bien ; ce qui y répugne, doit être appelé mal.

Deux principes des actions ; l'amour propre & la raison. L'un & l'autre également nécessaires.

L'amour propre source du mouvement fait agir l'ame. La raison, en comparant & balançant, gouverne le tout. Sans l'un de ces principes, l'homme seroit dans l'inaction, & sans l'autre il seroit dans une action sans fin. Il seroit ou comme une plante, fixé sur sa tige, pour végéter, multiplier & pourrir ; ou comme un météore enflam-

mé traversant le vuide sans aucune règle, détruisant les autres, détruit enfin par lui-même.

L'amour propre est plus fort que la raison ; & pourquoi ?

De ces deux principes d'impulsion & de comparaison, le premier doit avoir plus de force ; son opération est active ; il inspire, il excite, il presse. Le second est tranquille & sans action ; il est destiné à aviser, délibérer, retenir. La force de l'amour propre est plus puissante, à proportion de la proximité de son objet : le bien lui est immédiat par le sentiment présent. La raison ne l'envisage que dans un certain tems, une certaine distance ; elle le présage dans l'avenir, le considère dans les conséquences. Les tentations viennent en foule, en plus grand nombre que les argumens : & ce qu'on peut

SUR L'HOMME. 33

dire de mieux, c'est que la raison a plus de lumière, et que l'amour propre a plus de force. Pour le modérer, servez-vous de la raison; écoutez-la & la cultivez toujours. L'attention, l'habitude & l'expérience peuvent beaucoup; chacune d'elles fortifie la raison, restreint l'amour propre.

Que les subtils Scholastiques Leur fin est la même. plus attachés à diviser qu'à réunir, aprennent à ces deux puissances amies, à se battre; eux, qui du tranchant le plus téméraire, séparent adroitement la grace de la vertu, & le sens de la raison; prétendus beaux esprits, qui comme des foux se font la guerre sur un mot qu'aussi souvent que généralement ils n'entendent point, ou qu'ils entendent de la même manière pour le fond. L'amour

propre & la raison tendent vers une seule fin : la peine est leur aversion, le plaisir est leur désir ; mais l'un avide voudroit dévorer son objet, l'autre voudroit extraire le miel sans blesser la fleur. Le plaisir, bien ou mal entendu, est nôtre plus grand bien, ou nôtre plus grand mal.

Les passions &
leur usage.

Nous pouvons appeller les passions, les modifications de l'amour propre. Le bien réel ou aparent les met en mouvement ; mais comme tout bien n'est pas de nature à être partagé, & que la raison veut qu'on travaille à se pourvoir, il y a des passions qui, quoique concentrées en nous-mêmes, peuvent, lorsque les moyens sont honnêtes, être admises au rôle de la raison & mériter ses soins : les passions qui aspirent à partager les biens, visent à un plus

noble but, ennoblissent leur espèce, & prennent le nom de vertus.

Que le Stoïque fier d'une insensibilité oisive se vante d'une vertu inébranlable ; sa fermeté, semblable à celle de la glace, est une fermeté de contraction, & qui fait retirer les esprits vers le cœur. La force de l'esprit ne consiste point dans le repos, mais dans l'action. Une tempête qui s'élève dans l'ame peut en ravager une partie, mais par son action même en maintient la totalité. Nous naviguons diversement sur le vaste océan de la vie : la raison en est la boussole, mais la passion en est le vent. Ce n'est pas dans le calme seul que l'on trouve la divinité : Dieu marche sur les flots, & monte sur les vents.

Les passions, ainsi que les

élémens, quoique nées pour combattre, cependant mêlées & adoucies s'unissent dans l'ouvrage de Dieu : il n'a point renversé les passions ; il n'a fait que les modérer, & il les a employés. Ce qui compose l'homme, l'homme pourroit-il le détruire ? Il suffit que la raison maintienne les passions dans la voye de la nature, qu'elle les assujétisse & les gouverne, qu'elle soit elle même docile à la nature & à Dieu.

L'amour, l'espérance, la joye, la bande riante du plaisir ; & la haine, la crainte, le chagrin, triste cortège de la douleur ; les uns mêlés aux autres avec art, & renfermés dans leurs justes bornes, font & maintiennent la balance de l'esprit, composent les lumières & les ombres dont le contraste assorti fait la force & le coloris de la vie.

Nous avons toujours des plaisirs, ou entre nos mains, ou devant nos yeux ; & quand nous n'en possédons plus, nous en envifageons. Toute l'occupation du corps & de l'esprit est de saisir les présens, & de préparer les futurs. Tous répandent leurs charmes, mais leur effet n'est pas égal. Nos différens sens sont frappés par différens objets. De là, différentes passions enflamment les organes de la machine, plus ou moins, suivant que ces passions ont plus ou moins de force ; & de-là, la passion qui domine dans le cœur, semblable au serpent d'Aaron, engloutit les autres.

Comme l'homme peutêtre en recevant la vie, reçoit le principe caché de la mort, la maladie naissante qui enfin doit l'emporter, croît & se fortifie

Passion dominante & sa force.

en même tems que le corps acquiert des forces & qu'il croît. De même la maladie de l'esprit infusée, pour ainsi dire, & mêlée avec nôtre constitution, devient la passion qui le gouverne. Toute humeur vitale destinée à la nourriture du tout, se jette sur cette partie foible tant du corps que de l'ame : à mesure que l'esprit s'ouvre & se dévoile, tout ce qui échauffe le cœur ou remplit la tête, est, par l'imagination qui y employe ses arts dangereux, détourné sur la partie malade.

C'est la nature qui donne la naissance à cette passion ; c'est l'habitude qui la nourrit. L'esprit, la vivacité, les talens en augmentent la malignité. La raison même en éguise le tranchant, en redouble la force ;

ainsi que les rayons benins du soleil augmentent l'acidité du vinaigre. La passion dominante, telle qu'elle soit, soumet la raison. Sujets malheureux d'une Reine légitime, en obéissant à cette foible Reine, c'est à une de ses favorites que nous obéissons. Hélas puisqu'elle ne nous donne pas des armes aussi bien que des règles, que peut-elle faire de plus, que de nous faire connoître nôtre foiblesse. Accusatrice sévère, mais impuissante amie, elle nous apprend à plaindre nôtre nature, mais non point à la corriger : ou de juge devenant avocate, elle nous persuade le choix que nous faisons ; s'il est fait, elle le justifie. Cependant fière de victoires imaginaires, elle enchaîne de petites passions pour en faire triompher une plus puissante.

C'est ainsi qu'un Médecin s'imaginerait avoir dissipé les humeurs, lorsque ces humeurs rassemblées produisent la goûte.

Ouy, le chemin de la nature doit être préféré. En ce chemin la raison n'est point guide, elle escorte ; elle est pour rectifier, & non pour renverser : elle doit traiter la passion dominante plus en amie, qu'en ennemie. Cette passion est une impulsion forte qui dirige les hommes vers des fins différentes. Agités par leurs autres passions, comme par des vents changeans, les hommes sont par la passion dominante, constamment jettés à une certaine côte. Qu'on soit épris d'amour pour la puissance ou pour la science, pour l'or ou pour la gloire, ou pour le repos (ce

qui

SUR L'HOMME. 41

qui est la plus forte des passions) toute la vie on poursuit son objet, même aux dépens de la vie. Le travail du Marchand, l'indifférence du Philosophe, l'humilité du Moine, la fierté du Héros : tout trouve également la raison de son côté.

L'Artisan éternel, tirant le bien du mal, entre sur cette passion nos meilleurs principes.

Les passions servent à fixer nos principes, & à les fortifier.

C'est ainsi que le mercure de l'homme est fixé ; la vertu mêlée à sa nature en devient plus forte : ce qu'il y a de grossier consolide ce qui seroit trop raffiné : unis d'intérêt, le corps & l'esprit agissent de concert.

Comme un arbre ingrat au soin du Jardinier, enté sur un tronc sauvage devient fécond ; de même les plus solides vertus naissent des passions : la vigueur d'une nature sauvage en for-

tifie la racine. Quelle source de vertu & d'esprit découle du chagrin, de l'obstination, de la haine ou de la crainte? La colère donne du zèle & de la force; l'avarice augmente la prudence; la paresse entretient la Philosophie; l'envie, qui tyrannise une ame basse, est émulation dans les sçavans & dans les guerriers. Le plaisir raffiné & resserré dans de certaines bornes, est un amour délicat, & charme le sexe: & on ne trouve dans l'homme ni dans la femme aucune vertu qui ne puisse venir de l'orgueil, ou de la honte.

Mélange du vice & de la vertu dans notre nature: proximité de leurs limites, leur distinction néanmoins certaine & évidente. Quel est l'office de la raison?

C'est ainsi que la nature (que notre orgueil soit humilié par cette réflexion?) nous donne des vertus voisines & apparentées des vices. La raison est comme le fort de la boule, qui

SUR L'HOMME. 43

détourne du mal vers le bien :
Si Néron l'eût voulu, il eût
régné comme Titus. L'impé-
tuosité qu'on abhorre dans Ca-
tilina, charme dans Décius, est
divine dans Curtius. La même
ambition produit ou la perte,
ou le salut ; elle fait un vrai ci-
toyen, & elle fait également un
traître.

Qui peut séparer ces lumières
& ces ombres réunis dans nôtre
cahos ? Le Dieu qui est en nous.

Dans la nature, les extré-
mes produisent des fins égales :
dans l'homme, ils se confon-
dent pour quelque usage mer-
veilleux, quoique souvent si
mêlés, que la différence en-
tre les bornes où la vertu fi-
nit & où le vice commence,
est trop délicate pour être ap-
perçûe : tantôt l'un empiète

sur l'autre, ainsi que les ombres & les lumières dans de certains tableaux d'un travail fini.

O quelle folie ! de vouloir de là tirer cette conséquence, qu'il n'y a ici-bas ni vices ni vertus. Parce que le blanc & le noir seront mêlés, adoucis, fondus ensemble de mille manières différentes, n'y aura-t-il plus pour cela ni noir, ni blanc ? Consultez votre propre cœur, rien n'est plus évident : c'est pour les confondre qu'il en coûte & de la peine & du tems.

Laidéur du
vice ; comment
nous y sommes
trompés.

Le vice est un monstre si hideux, que pour le haïr, il suffit de le voir. Cependant vu trop souvent, il se familiarise à nos yeux. D'abord nous le souffrons, ensuite nous le plaignons, enfin nous l'embrassons. Mais personne ne con-

vient où est l'extrémité du vice. Demandez, où est le Nord? à York, c'est le Tweed: en Ecoſſe ce ſont les Orcades*, & là c'eſt le Groenland, la Zemble ou quelque'autre païs. Perſonne ne conviendra d'être vicieux au plus haut degré: il penſe que ſon voiſin l'excède encore. Ceux qui ſont, pour ainſi dire, ſous la zone du vice même, ou ne ſentent point ſes fureurs, ou les déſavouent. Ce qui fera frémir un heureux naturel, un vicieux endurci prétendra que c'eſt un bien.

Tout homme doit être & vertueux & vicieux: peu le ſont à un degré extrême, mais tous le ſont à un certain degré. Le ſcé-

* La Province d'Yorc eſt la plus Septentrionale d'Angleterre. Le Tweed eſt une rivière qui ſépare l'Angleterre & l'Ecoſſe. Les Orcades ſont des Iſles au Nord de l'Ecoſſe dépendantes de ce Royaume.

Nos passions
& nos vices sont
des instrumens
de la Providence
& des moyens
du bien général.
La sagesse de
leur distribution
aux différens
ordres du genre
humain.

lérat & le fou sont vertueux & sages par accès; & quelquefois par accès l'homme de bien fait ce qu'il condamne. Nous ne suivons pas en tout, mais par partie, le bien & le mal; car soit vices ou vertus, l'amour propre les dirige. Chaque individu vise à différens buts; mais le grand but de Dieu est unique, & ce but c'est la totalité de l'univers. C'est lui qui contrequarre chaque folie & chaque caprice, qui détourne les effets de chaque vice, qui a donné d'heureuses foibleesses à tous les ordres; la honte aux Filles, & la fierté aux Dames; la crainte aux hommes d'état, & la témérité aux hommes de guerre; la présomption aux Princes; & la crédulité aux peuples. C'est lui qui peut produire les effets de la vertu par un prin-

cipe de vanité ; car l'homme vain ne recherche point l'intérêt, il est recompensé par la louange. C'est lui qui bâtit sur les besoins & les défauts de l'esprit, la joye, la paix & la gloire de l'homme.

Les cieux en nous mettant dans de mutuelles dépendances, maîtres, serviteurs, amis ; nous ordonnent de nous aider réciproquement, en sorte que la foiblesse de chaque individu devient la force de tous. Le besoin, les foibleses, les passions resserrent plus étroitement les liens de l'intérêt commun, ou les rendent plus chers. Nous leur devons la véritable amitié, l'amour sincère, la joye intérieure dont nous jouissons dans cette vie ; & c'est d'eux aussi que nous aprenons dans le déclin de l'âge à renoncer à l'amour & aux plaisirs. La raison en par-

Leur utilité pour la société & pour chacun en particulier dans tout état & dans tout âge ;

tic, & en partie la décadence de nôtre nature nous aprennent à recevoir la mort, & à être calmes dans ce passage.

Quelle que soit la passion d'un homme, la science, la renommée, ou les richesses, personne ne veut se changer contre son voisin. Les sçavans s'estiment heureux de rechercher la nature ; l'ignorant est heureux de ce qu'il n'en sçait pas davantage ; le riche s'aplaudit de son abondance ; le pauvre se contente du soin de la Providence ; l'aveugle danse, & le boiteux chante. L'ivrogne se croit un Héros, & le luna-tique un Roy. Le Chimiste qui meurt de faim, est souverainement heureux avec ses espérances dorées, & le Poète l'est avec sa muse.

Quelle merveilleuse consolation

lation accompagne chaque état ! L'orgueil est donné à tous , comme un ami commun. Des passions fortables aident à chaque âge : l'espérance voyage avec nous & ne nous quitte point, lors même que nous mourons.

Jusqu'à ce terme fatal, l'opinion avec ses rayons changeans dore les nuages qui embélistent nos jours. Le manque de bonheur est suppléé par l'espérance ; le manque de sens, par l'orgueil ; & ce que la connoissance peut renverser, ces passions le relèvent. La joye semblable à une bulle d'eau, rit dans la coupe de la folie. Qu'une espérance soit perdue, nous en recouvrons une autre, & la vanité ne nous est pas donnée en vain. L'amour propre devient même par la puissance divine une balance pour

50 ESSAI SUR L'HOMME.

peser par nos besoins ceux des autres. Ayons donc cette vérité, d'où nous devons néanmoins tirer un motif de consolation ; c'est que, QUOIQUE L'HOMME SOIT FOLIE, DIEU EST TOUTE SAGESSE.

Fin de la seconde Epître.

ESSAI

ESSAI
SUR
L'HOMME.

ÉPITRE III.

*De la nature & de l'état de
l'Homme par raport à la
société.*

APRENDS, Homme borné,
aprends que „ la CAUSE
„ UNIVERSELLE n'agit que
„ pour UNE FIN, mais qu'elle
„ agit par différentes loix.” Dans
toute la folie que peut inspirer
la santé la plus vigoureuse, dans

la pompe de l'orgueil & dans l'impudence des richesses, que cette grande vérité te soit présente jour & nuit : qu'elle le soit sur tout au Prêtre qui prêche, au fidèle qui prie.

Tout l'univers
est un système de
société.

Considère le monde où tu es placé ; examine cette chaîne d'amour qui rassemble & réunit tout, ici-bas comme en haut. Vois la nature féconde travailler à cet objet ; un atome tendre vers un autre atome, & celui qui est attiré, en attirer un autre figuré & dirigé pour embrasser son voisin. Vois la matière, variée sous mille formes différentes se presser vers un centre commun, le bien général : un végétatif mourant est le soutien de la vie d'un autre, & quelquefois se dissout pour vivre une vie nouvelle : une forme qui cesse

S U R L'H O M M E. 53

d'être est succédée par une autre forme, passant alternativement de la vie à la mort, de la mort à la vie ; semblable à une bulle formée sur la mer de la nature, elle s'élève, elle crève, elle retourne à la mer. Il n'y a rien d'étranger ; toutes les parties sont relatives au tout. L'esprit universel qui s'étend partout, qui conserve tout, unit tous les êtres, le plus grand au plus petit. La bête est utile à l'homme, & l'homme est utile à la bête. Tout est servi & tout fert. Rien n'existe à part : la chaîne se perpétue : où finit-elle ?

Homme insensé, Dieu aura-t-il travaillé seulement pour ton bien, ton plaisir, ton amusement, ton ornement & ta nourriture ? Celui qui nourrit pour ta table le fan folâtre, a pour

Rien n'est fait
ni entièrement
pour lui-même,
ni entièrement
pour les autres.

lui émaillé les prairies. Est-ce à cause de toi que l'allouette s'élève dans les airs, & qu'elle gazouille ? La joye excite ses chansons, elle agite ses aîles. Est-ce à cause de toi que la linotte fait retentir ses accens ? ce sont ses amours & ses propres tréssailllemens qui enflent son gosier. Un fier coursier pompeusement manégé, partage avec son cavalier le plaisir & la gloire. La semence qui couvre la terre est-elle à toi seul ? Les oiseaux reclameront leur grain. Est-ce à toi seul qu'appartient toute la moisson dorée d'une année fertile ? Une partie paye & justement, le labour du bœuf qui la mérite. Le porc qui ne laboure point, & qui n'obéit point à la voix de l'homme, subsiste par les soins de ce prétendu maître & seigneur de tout.

Sache donc que tous les enfans de la nature partagent ses soins. La fourrure qui échauffe le Monarque a auparavant échauffé l'ours. Lorsque l'homme crie ; voyez, tout est pour mon service : Voyez l'homme qui est pour le mien, replique l'oison qu'on engraisse. Quel soin pour le garder, le loger, le nourrir & le bien traiter. C'est tout ce que l'oison connoît : il ne sçait pas que c'est pour être mangé. Aussi loin qu'oison peut porter ses connoissances, l'oison raisonne bien ; il se trompe sur les desseins de l'homme, *qui sont au-dessus de sa portée* : il en est de même de l'homme, plus oison que l'oison, lorsqu'il prétend que tout soit fait pour un, & non pas un pour le tout.

Supposé même que le plus

Bonheur mu-

tuel des ani-
maux.

fort règne sur le plus foible, & que l'homme soit l'esprit & le tiran de l'univers ; la nature mette ce tiran. Lui seul connoît & sent les besoins & les maux des autres créatures. Le milan fondant sur un pigeon, frappé de la variété de son plumage, l'épargnera t-il ? Le faucon écoute-t-il le chant du rossignol ? Le geai admire-t-il les aîles dorées des insectes ? L'homme seul s'intéresse pour tous : il fait jouir les oiseaux, des bois ; les bêtes, des pâturages ; & les poissons, des rivières. Il prend soin des uns par intérêt, son plaisir l'excite à en soigner un plus grand nombre d'autres, & un plus grand nombre encore est soigné par sa vanité. Tous subsistent par les soins d'un maître vain, & jouissent de l'étendue

de bonheur qui naît de son luxe. C'est lui qui préserve contre la famine & contre les bêtes sauvages, la vie de ce qu'une faim savante convoitise ; il régale les animaux qu'il destine à son régal : tant qu'ils existent, il les rend heureux ; ces animaux prévoyans aussi peu le coup fatal, y étant aussi peu sensibles, qu'un homme favorisé du Ciel * prévoit ou ressent le coup de la foudre. Ils ont joui de la vie avant que de mourir ; ne devons-nous pas aussi mourir après avoir joui de la vie ?

Le Ciel favorable à tout être qui ne pense point, ne lui donne pas la connoissance inutile de sa fin : il la donne à l'homme ;

* Plusieurs Anciens, & quelques Orientaux de nos jours regardent ceux qui sont frappés de la foudre comme des personnes sacrées & particulièrement favorisées du Ciel.

mais dans un tel point de vûe, que dans le tems même que l'homme la craint, Dieu la lui fait souhaiter. L'heure étant cachée, la crainte est éloignée ; & la mort qui s'approche ne paroît jamais voisine. O miracle toujours subsistant, que les cieux n'aient donné ce tour d'esprit , qu'au seul être qui pense !

La raison & l'instinct produisent les mêmes effets par raport au bien de chaque individu.

Sache, que soit doué de raison ou d'instinct, chaque être jouit des facultés qui lui conviennent le mieux ; que par leur principe, tous également tendent au bonheur & trouvent des moyens proportionnés à leur fin. Les bêtes guidées par l'instinct, qui ne s'égare jamais, ont-elles besoin d'un *autre guide infailible* ? la raison, quelles qu'en soient les facultés, n'a tout au plus que de l'indifférence : elle ne

se soucie pas de servir, ou elle ne sert que lorsqu'elle y est poussée. Elle attend qu'on l'appelle, & souvent même ne vient pas. L'instinct toujours prêt à servir, vient de lui-même : il n'abandonne jamais ; la raison manque souvent. L'un ne peut aller que droit ; & l'autre peut aller de travers. Dans la nature des bêtes le principe d'impulsion & de comparaison, double dans la nôtre, n'est qu'un. Et si on le peut, qu'on élève la raison au-dessus de l'instinct : dans celui-ci c'est Dieu qui gouverne ; dans l'autre c'est l'homme.

Qui a appris aux habitans des champs & des bois à éviter les poisons, & à choisir leur aliment. Prévoyantes, les bêtes savent pour résister aux tempêtes ou aux marées, bâtir sur la vague ou former des voûtes

sous le sable. Qui a prit à l'araignée à dessiner des parallèles avec autant de justesse que De Moivre *, sans règle & sans lignes ? qui enseigne aux cicones, semblables au fameux Colomb , à parcourir des cieux étrangers & des mondes inconnus ? Qui convoque leur assemblée ? qui fixe le jour du départ ? qui forme leurs phalanges ? & qui leur marque le chemin ?

La raison & l'instinct forment des liaisons de société dans tous les êtres.

Dieu met dans la nature de chaque être, la semence de son bonheur ; et il lui prescrit des limites propres ; mais comme il a créé un univers, il a, pour rendre cet univers heureux, fondé sur de mutuels besoins, le mutuel bonheur : c'est ainsi que l'ordre éternel régne depuis le com-

* Fameux Mathématicien & Algébriste, fort estimé par le grand Newton.

SUR L'HOMME. 61

mencement, & que la créature est liée à la créature, l'homme à l'homme. Tout ce que le Ciel vivifiant anime, tout ce qui respire dans les airs, tout ce qui croît dans la profondeur des mers ou qui habite sur la terre, la nature le nourrit d'une flamme vitale, en fait éclore les semences productrices. L'homme non-seulement, mais tout ce qui erre dans les bois, tout ce qui vole dans l'air ou nage dans l'eau, s'aime soi-même, mais ne s'aime point uniquement : chaque sexe se recherche. Leur plaisir ne finit point avec les vifs embrassements : ils s'aiment & se retrouvent encore une fois dans leur race. Les bêtes & les oiseaux s'acquittent de leur charge : les mères nourrissent & les pères défendent. Les petits devenus

Etablissement
de la société par
l'instinct.

grands, sont congédiés pour courir la terre ou l'air : à cet âge l'instinct paternel s'arrête, les soins finissent, les liens se rompent, chacun cherche de nouveaux embrassemens : d'autres amours commencent : une race nouvelle succède.

La raison en resserre encore plus étroitement les liens.

L'espèce humaine moins capable de s'aider, demande des soins de plus longue durée, & ces soins produisent des liens plus durables. La réflexion & la raison les fortifient, l'amour & l'intérêt les resserrent. On brûle par sympathie, on se fixe par choix. Chaque vertu marche à son tour après chaque passion. De nouveaux besoins, de nouveaux secours, de nouvelles habitudes entrent la bienveillance sur les bienfaits. Les races se suivent : une en procrée une autre. Un amour d'ha-

bitude maintient l'union de la race qui procrée : un amour de nature maintient la race procrée. A peine celle-ci est-elle parvenue à la maturité de l'homme, elle voit celle dont elle a reçu la vie, incapable de s'aider. La mémoire & la prévoyance, l'une par le souvenir d'une tendre jeunesse, & l'autre par la crainte d'une vieillesse infirme, font naître de justes retours : ainsi, le plaisir, la reconnaissance & l'espérance combinées donnent encore de plus grandes forces à l'intérêt mutuel, & préservent l'espèce.

Que l'on ne croye point que dans le premier état du monde la créature marchât aveuglément. C'étoit le règne de Dieu. L'amour propre & l'amour social naquirent avec le monde : l'union fût le lien de toutes

Du premier état du monde.

choses, & de l'homme. Alors il n'y avoit point d'orgueil, ni tous ces arts qui aident à la vanité. L'homme & la bête jouissant également des forêts, marchaient ensemble à l'ombre des bois. Ils avoient une même table & un même lit. Des meurtres ne fournissoient point à l'homme son habillement & sa nourriture. Une forêt retentissante étoit le temple général, où tous les êtres à qui Dieu a donné les organes de la voix, chantoient les louanges de ce Père commun. Le sanctuaire n'étoit ni revêtu d'or, ni souillé de sang. Le Prêtre étoit sans blâme, pur, exempt de carnage & de vénalité. Un soin universel étoit l'attribut des cieux : la prérogative de l'homme étoit de gouverner, mais sans tyranniser. O que l'homme des tems
qui

SUR L'HOMME. 65

qui devoient suivre, est différent ! Sourd aux gémissemens de la nature dont il est ennemi, il est bourreau & tombeau de la moitié de ce qui a vie, meurtrier des autres êtres & traître à lui-même. De justes maladies naissent de son luxe, & les meurtres qui l'assouvissent vangent ce qu'il a immolé. Les passions furieuses nâquirent de ces premiers carnages, & attirèrent contre l'homme un animal plus féroce, l'homme même.

Voyons comment il s'éleva peu à peu de la nature à l'art : le partage de la raison étoit alors de copier l'instinct. C'est ainsi que la voix de la nature se fit entendre à l'homme. „ Va, dit-elle, & puise tes instructions „ dans les exemples des bêtes. „ Apprends des oiseaux les ali-

La raison instruite par l'instinct dans l'invention des arts.

„ mens que les arbrisseaux pro-
„ duisent ; & des animaux les
„ propriétés des herbes. Que
„ l'abeille t'enseigne à bâtir, la
„ taupe à labourer, le vers à
„ tisser. Apprends du petit Nau-
„ tilus * à naviguer, à manier
„ l'aviron, & à recevoir l'im-
„ pression du vent. On trouve
„ parmi les bêtes toutes les for-
„ mes de société. Ici sont des
„ ouvrages & des villes souter-
„ raines ; là sont des villes en
„ l'air construites sur des arbres
„ agités. Etudie le génie & la
„ police de chaque petit peuple ;
„ la république des fourmis &

* C'est un poisson qu'Oppien décrit de
cette manière au livre premier. Il nage sur
la mer dans sa coquille qui ressemble au corps
d'un navire. Il élève en l'air deux de ses
piés entre lesquels est une membrane éten-
due qui lui sert de voile, & il se sert de ses
deux autres piés comme de deux rames.
On voit ce poisson dans la Méditerranée.

SUR L'HOMME. 67

„ le royaume des abeilles :
„ comment celles-là rassem-
„ blent leurs richesses dans des
„ magasins communs, & con-
„ servent l'ordre dans l'anarchie:
„ comment celles-ci, quoique
„ soumises à un seul maître, ont
„ néanmoins chacune leur cel-
„ lule séparée & leurs biens en
„ propre. Remarque les loix
„ invariables qui préservent leur
„ état ; loix aussi sages que la
„ nature, aussi immuables que
„ le destin. En vain ta raison
„ veut tisser des toiles plus déli-
„ cates, retenir la justice dans le
„ filet de la loy, & faire d'un
„ droit trop rigide une souve-
„ raine injustice : droit toujours
„ trop foible avec les gens forts
„ & toujours trop fort avec les
„ gens foibles. Va, régne sur
„ toutes les créatures : que la

„ plus habile fasse obéir les autres : pour des arts appris des brutes on te couronnera, on t'adorera comme un Dieu.”

Origine des
sociétés politiques.

Ainsi parla la nature. L'homme docile obéit : des villes furent bâties, des sociétés furent formées : ici s'élève un petit état : auprès il s'en élève un autre, & ils s'unissent par amour ou par crainte. Les arbres produisent-ils dans l'un des fruits plus exquis & les sources donnent-elles dans l'autre des eaux plus salutaires ? ce que la guerre pourroit ravir, le commerce peut le donner ; au lieu d'être ennemi, on devient ami : la communication & l'amour unifesoient fortement le genre humain, lorsque l'amour étoit encore libre & qu'il n'y avoit de loix que celles de la nature : C'est ainsi que les états furent

formés. Le nom de Roy, fût ^{Origine du gouvernement monarchique.} inconnu, jusqu'à ce qu'un intérêt commun plâçat le pouvoir dans un seul. Alors la vertu, ou répandant le bonheur par les arts, ou ne faisant la guerre que pour éloigner les maux, cette vertu de même nature que celle qui fait obéir les enfans à leurs pères, rendoit le Prince le père du peuple.

Jusqu'alors chaque Patriar- ^{Gouvernement des Patriarches.} che couronné par les mains de la nature, étoit le Roy, le Prêtre & le Père de son état naissant. Ses sujets se fioient sur lui, comme sur une seconde Providence. Son œil étoit leur loi, sa langue leur oracle. Il leur aprit à faire sortir leur aliment du sillon étonné, à commander le feu & contenir les eaux, à tirer des monstres des plus profonds abîmes de la mer, & de

la terre atteindre l'aigle qui habite les airs. Enfin devenu languissant, maladif & mourant, les peuples commencèrent à plaindre comme homme, celui qu'ils avoient révééré comme Dieu. Ensuite en remontant de père en père, ils recherchèrent un grand, un premier Père & ils l'adorèrent. Ou bien la simple tradition que cet univers a commencé, fit passer de père en fils une foi non interrompue. L'ouvrier étoit distinctement connu par son ouvrage, & la raison n'en reconnut jamais qu'un seul. Avant que l'esprit perverti eût altéré cette lumière, l'homme semblable à son créateur, trouva que tout étoit bon : il marchoit à la vertu dans les voyes du plaisir : & dans le Dieu qu'il reconnoissoit, il reconnoissoit un père. Alors toute la foi, tout

L'amour est le principe de la religion & d'un vrai gouvernement.

SUR L'HOMME. 71

le devoir consistoit dans l'amour : la nature n'admettoit dans l'homme aucun droit divin, & ne pouvant appréhender aucun mal de Dieu, elle ne croyoit pas qu'un être souverain pût n'être pas un être souverainement bon. Une vraie foi, un bon gouvernement étoient unis ensemble. L'une n'étoit que l'amour de Dieu & l'autre l'amour de l'homme.

Qui le premier enseigna à ces
ames esclaves & à ces royaumes
ruinés, cette créance mon-
trueuse que plusieurs ont été
faits pour un ; cette orgueilleuse
exception de toutes les loix de
la nature , qui bouleverse le
monde & contrequarre la cause
suprême ? La force fit premi-
èrement les conquêtes, & les
conquêtes firent les loix. Jus-
qu'à ce que la superstition aprit

La crainte est
le principe de la
superstition & de
la tyrannie. Ori-
gine & caractère
de l'idolâtrie.

à respecter le tiran, elle partagea la tyrannie avec lui ; & lui prêtant son secours fit un Dieu du conquérant, & un esclave du sujet. Elle se prévalut du feu des éclairs, du bruit du tonnerre, du tremblement des montagnes, & des gémissemens de la terre, pour faire prosterner l'homme foible, & contraindre les orgueilleux à prier des êtres invisibles & plus puissants qu'eux. Du ciel qui s'éclatoit, elle fit descendre des dieux, & sortir des spectres infernaux de la terre qui s'entr'ouvroit. Elle fixa ici des demeures terribles, & là des demeures fortunées. La crainte fit des démons, & une foible espérance fit des dieux ; dieux de partialité, d'inconstance, de passion, d'injustice, dont les attributs étoient la rage, la vengeance,

geance, ou la luxure ; tels que des ames lâches pouvoient les imaginer : cœurs tirans, ils crurent dans des dieux tirans. Alors le zèle & non la charité devint leur guide : l'enfer fut bâti sur la haine, & le ciel sur l'orgueil. Alors la voûte céleste cessa d'être sacrée ; on construisit des Temples : des Autels de marbre furent élevés & arrosés de sang. Pour la première fois les Prêtres se nourrirent d'une chair vivante, & ensuite souillèrent de sang humain leur idole hideuse. Ils ébranlèrent la terre par les foudres du ciel, & se servirent de Dieu comme d'une machine pour les lancer contre leurs ennemis.

C'est ainsi que l'amour propre borné dans un seul, sans égard à ce qui est juste ou injuste, se fraye un chemin à la

Influence de
l'amour propre
pour le bien de la
société.

puissance, à l'ambition, aux richesses & à la volupté. Ce même amour propre répandu dans tous, fournit lui-même des motifs pour le restreindre, est la source du gouvernement & des loix. Car si ce qu'un homme désire, les autres le désirent aussi; que sert la volonté d'un seul contre la volonté de plusieurs? Comment conservera-t-il une chose, si, ou lorsqu'il est endormi, un plus foible la lui dérobe; ou lorsqu'il est éveillé, un plus fort la lui arrache? L'amour de la sûreté doit restreindre celui de la liberté, & tous doivent s'unir pour la conservation de ce qu'un chacun désire d'acquérir. C'est ainsi que pour leur propre sûreté, les Rois forcés à la vertu, cultivent la justice & la bienveillance, que l'amour propre abandonne ses

SUR L'HOMME. 75

premiers mouvemens, & que le bien privé se trouve dans le bien public.

C'est ce qui fait qu'un esprit consacré à l'étude ou qu'une ame généreuse, un ami des dieux ou un ami de l'homme, un Poète ou un bon citoyen, s'élève pour rétablir la foi & la morale que la nature a premièrement donnée; rallume son ancien flambeau, non point un flambeau nouveau: s'il ne peint point l'image de Dieu, il en trace l'ombre: il apprend aux Rois & aux Peuples à user de leurs justes droits; à n'en point lâcher ni retenir trop la bride délicate; à si bien accorder le grand avec le petit, que qui touche l'un ébranle l'autre; & à si bien unir leurs intérêts naturellement contraires, qu'il en résulte une harmonie d'états bien

Rétablissement
de la vraye Reli-
gion, & d'un juste
gouvernement
sur leur premier
principe.

Gouvernement
mixte.

concertés. Telle est la grande harmonie du monde qui naît de l'union, de l'ordre & du concert général de toutes choses, où le grand & le petit, le fort & le foible sont faits pour servir & non pour souffrir, pour fortifier & non pour envahir; où l'on est d'autant plus puissant qu'on est plus nécessaire aux autres, & où l'on est heureux à proportion que l'on fait des heureux; où tout tend à un seul point, où tout est porté vers le même centre, bêtes, hommes ou anges, serviteur, Seigneur ou Roi.

Diverses formes de gouvernement, & leur but véritable & commun.

Laissez aux insensés à disputer sur la forme du gouvernement. Le mieux administré est le meilleur. Laissez les faux zélés disputer sur les différentes manières de croire: tout ce qui s'oppose à l'unique, à la grande

SUR L'HOMME. 77

fin, doit être faux : & tout ce qui contribue au bonheur du genre humain, & à la correction des mœurs, vient de Dieu.

L'homme semblable à la vigne, a besoin de support ; & la force qu'il acquiert vient de l'embrassement qu'il donne. Ainsi que les Planètes qui tournent en même tems sur leur propre axe & autour du soleil, de même deux mouvemens compatibles agissent dans l'ame, dont l'un regarde la personne même, & l'autre l'univers.

C'est ainsi que Dieu & la nature ont lié la fabrique générale, & ont voulu que l'amour propre & l'amour social confondus, ne fussent qu'un.

Fin de la troisième Epître.

THE
HISTORY
OF
THE
CITY
OF
NEW
YORK
FROM
THE
FIRST
SETTLEMENT
TO
THE
PRESENT
TIME
BY
JOHN
B. HOGAN
IN TWO VOLUMES
VOL. I
NEW YORK
PUBLISHED BY
J. B. HOGAN
1854

—
—
I
—
—
2
—
P
C
D
C
T
S

ESSAI
SUR
L'HOMME.

ÉPITRE IV.

*De la nature & de l'état de
l'Homme par rapport au bon-
heur.*

O BONHEUR ! le but & la
fin de nôtre être : bien,
plaisir, repos, contentement,
quel que soit ton nom ; ce je ne
sçais quoi qui excite nos soupirs
éternels, pour lequel nous suppor-
tons la vie, & nous ne crai-
gnons pas de mourir : toujours

si près de nous , & toujours au-delà de nous : toujours recherché plus loin qu'il n'est ; vû confusément par le sage, comme par la fou : Plante d'une semence céleste, si tu es tombée ici-bas, dis dans quel terroir mortel tu daignes croître ? Brilles-tu épanouie par les rayons d'une Cour favorable, ou es-tu enterrée avec les diamans dans des mines précieuses ? Es-tu entrelassée avec les guirlandes des lauriers du Parnasse, ou es-tu moissonnée par le fer dans le champ de Mars ? Où croît-elle ? Où ne croît-elle pas ? Si nôtre travail est vain, c'est la faute de la culture, & non du terroir. Le bonheur véritable, n'est point renfermé dans quelque lieu privilégié ; on ne peut le trouver nulle part, ou on le trouve par tout : on ne peut l'acheter, il

SUR L'HOMME. 81

est libre ; il fuit les Monarques.
Bolingbroke, il habite avec toi.

Demande aux Sçavans le chemin pour y arriver ; les Sçavans sont aveugles : l'un nous ordonne d'être serviable, l'autre de fuir les hommes : quelques-uns font consister le bonheur dans l'action, & d'autres dans le repos ; ceux-ci l'appellent plaisir, & ceux-là contentement : toutes ces définitions ne disent guères plus ou moins que ceci, **QUE LE BONHEUR EST BONHEUR.** Celui-ci dit que son plaisir est de n'avoir aucune peine ; celui-là incertain ne sçait où le fixer ; un autre dira que la vertu même n'y peut rien.

Le bonheur
mal défini par
les Philosophes.

Abandonnons les sentiers d'une folle opinion ; suivons la voye de la nature. Tous les états peuvent atteindre au bonheur ;

Le bonheur est
le but de tous les
hommes & que
tous peuvent at-
teindre.

tout le monde peut le posséder : ses biens s'offrent à nous ; il ne faut pas les chercher dans les extrémités. Il ne faut que du bon sens dans l'esprit, de la droiture dans le cœur : & qu'on se plaigne tant qu'on voudra de la diversité des portions ; il n'y a pas moins une égalité de tranquillité commune, qu'une égalité de sens commun.

Dieu gouverne par des Loix générales & non particulières. Il veut que le bonheur soit égal, & pour être tel, il doit être social ; parce que tout bonheur particulier dépend du bonheur général.

Resstouviens-toi, Homme, que la cause universelle n'agit pas par des loix particulières, mais qu'elle agit par des loix générales : & qu'elle a constitué, ce qui doit s'appeller le véritable bonheur, non dans le bien d'un seul, mais dans le bien de tous. Il n'y a pas de bonheur dont jouisse un individu, que ce bonheur ne panche en quelque manière vers toute l'es-

pèce. Un cruel bandi, un tiran fougueux enivré d'orgueil, un hermite enterré ne peuvent suffire à leur bonheur. Ceux qui prétendent le plus de fuir ou de haïr le genre humain, cherchent un admirateur, souhaitent de s'assurer d'un ami. Si l'on fait abstraction de ce que les autres sentent, de ce qu'ils pensent, tous les plaisirs seront languissans, la gloire s'obscurcira. Chacun a sa part de bonheur, & qui veut en obtenir davantage, éprouvera que le plaisir ne paye pas la moitié de la peine.

L'ordre est la première loi du Ciel : & ce principe accordé, il y a, & il doit y avoir des hommes plus puissans que les autres, plus riches, plus habiles ; mais d'en inférer qu'ils soient plus heureux, c'est heur-

Comme il est nécessaire pour l'ordre, la paix & le bien-être de la société que les biens extérieurs soient inégalement distribués : le bonheur ne peut pas consister dans leur possession.

ter le sens commun. Quoi qu'il-
négalement partagés des biens
de la fortune, si les hommes
sont égaux dans leur bonheur,
c'est à tort qu'on accuse le ciel
de partialité. Loin de le dé-
truire, cette inégalité de biens
produit des besoins mutuels qui
servent à l'augmenter. La dif-
férence qui se trouve dans la
nature, en conserve la paix.
Ce n'est ni la condition, ni les
circonstances qui font l'essence
du bonheur. Il est le même
dans le Sujet comme dans le
Roi, dans celui qui défend,
ou dans celui qui est défendu :
dans celui qui trouve un ami,
ou dans celui qui est cet ami.
Le Ciel qui a soufflé dans tous
les membres de l'univers une
vie commune, leur a aussi donné
une bénédiction commune. S'il
y avoit une égalité dans la pos-

session des biens, & que ceux qui les possèdent fussent d'un même degré, n'y auroit-il pas des débats continuels ? Ainsi donc, puisque Dieu a fait un bonheur pour tous les hommes, il ne peut pas l'avoir placé dans des biens extérieurs.

La fortune peut disposer diversément de ses dons : suivant la diversité de ses distributions, on appelle les uns heureux, les autres malheureux ; mais l'égalité de la juste balance des cieux se manifeste, en donnant aux uns de l'espérance, aux autres de la crainte. Ce n'est pas le bien ou le mal présent qui fait le sujet de la joye ou de l'affliction ; mais le pressentiment d'un mieux ou d'un pis futur.

O fils de la terre ! voulez-vous encore par des montagnes entassées vous élever jusqu'aux

Nonobstant cette inégalité, la Providence a par les passions de la crainte & de l'espérance, balancé le bonheur parmi les hommes.

cieux ? Les cieux se rient de vos vains efforts & vous ensevelissent sous les masses élevées par vôtre folie.

Ce que c'est
que le bonheur
de l'homme,
comme individu.
De l'avantage
qu'ont les hom-
mes vertueux.

Scachez que tous les biens dont peuvent jouir des individus, que tous ceux que Dieu & la nature ont destinés à l'homme, que tous les plaisirs de la raison & les joyes des sens, consistent en trois choses, la SANTE', la PAIX, & le NECESSAIRE. La santé ne se maintient que par la tempérance : & la paix est l'apanage de la vertu. Les bons & les mauvais peuvent acquérir les dons de la fortune, mais le plaisir de la jouissance en est diminué à proportion de la méchanceté de ceux qui les obtiennent. Qui dans la poursuite des richesses ou des voluptés risque le plus, de celui qui n'emploie que des moyens droits, ou de ce-

lui qui en employe d'injustes? Du vitieux ou du vertueux, soit heureux ou malheureux, lequel des deux excite le mépris, lequel excite la compassion? Calculez tous les avantages que le vice heureux peut obtenir, vous trouverez que la vertu les fuit & les dédaigne ; & donnez à un scélérat tous les bonheurs qu'il peut souhaiter, il y en a toujours un qui lui manque, celui de passer pour honnête homme.

Aveugle à la vérité & au système général de Dieu ici-bas, on attache le bonheur au vice, le malheur à la vertu. Celui qui connoît le mieux le grand plan, qui entre le mieux dans l'ordre général, celui-là connoît le mieux le bonheur, celui-là sera le plus heureux. Il n'y a que les foux qui appellent l'homme de bien malheureux, pour

Erreur d'im-
puter à la vertu
ce qui n'est que
foiblesse de la na-
ture ou malheur
de la fortune.

des maux ou des accidens que le hazard donne à tous. Voyez la chute de Falkland, cet homme juste & vertueux : voyez le divin Turenne renversé sur la poussière : voyez le sang de Sidney couler dans le champ de Mars : est-ce leur vertu qui en est la cause ? n'est-ce point leur mépris pour la vie ? O jeune & cher Digby, l'objet de nos regrets, est-ce la vertu, (car les cieux n'en donnèrent jamais davantage) qui t'a précipité dans le tombeau ? Si c'est la vertu qui fait expirer le fils, pourquoi donc le père vit-il comblé d'années & plein d'honneur ? Pourquoi le digne Evêque de Marseille respira-t-il un air pur, tandis que la nature languissoit, & que l'haleine des vents souffloit la mort ? Ou pourquoi les cieux laissent-ils si long-tems

S U R L'H O M M E. 89

tems (si toutefois la vie peut être longue) laissent-ils aux pauvres & à moi une mère respectable ?

Qu'est ce qui fait le mal physique, & qu'est ce qui fait le mal moral ? L'un, les écarts de la nature ; & l'autre, les égaremens de la volonté. Dieu n'envoie point de maux ; la nature les laisse tomber, ou ils s'échappent dans les changemens : l'homme qui s'en infecte les augmente. Nous pouvons aussi peu nous plaindre aux cieus de ce que le juste Abel est tué par Caïn, que de ce qu'un fils vertueux souffre les incommodités d'un sang corrompu que lui a transmis un père débauché. Doit-on croire

que la cause éternelle, semblable à de foibles Princes, renversera ses loix pour quelques favoris ?

Folie de vouloir que Dieu altère les Loix générales en faveur d'un particulier.

H

Faut-il que l'Etna brûlant, à la sommation du Philosophe, oublie ses tonnerres & rappelle ses feux? Que des impressions nouvelles se fassent ressentir sur les airs & sur les mers, pour aider à la respiration du vertueux Bethel? Que dans un tremblement de terre les montagnes ébranlées n'obéissent pas aux déterminations de la gravité, parce que vous passez tout près? Ou qu'un vieux temple prêt à s'écrouler suspende sa chute pour la réserver à de Chartres?

Ce monde, si propre pour les scélérats, ne vous contente donc point : imaginons en un meilleur. Supposons qu'il devienne un Royaume de justes : considérons d'abord comment ces justes s'accorderont. Je veux que les hommes de bien mé-

SUR L'HOMME. 91

ritent un soin particulier de Dieu ; mais qui autre que Dieu peut dire quels sont les hommes de bien ? L'un pense que l'esprit céleste est descendu dans Calvin : un autre croit qu'il a été un instrument de l'enfer. Si Calvin partage le bonheur des Cieux, ou s'il ressent le poids de la verge vengeresse, l'un crie qu'il y a un Dieu, & l'autre crie qu'il n'y en a point. Ce qui choque l'un, édifie l'autre, & un seul système ne peut pas satisfaire tous les hommes. Si d'un autre côté chacun a le sien, tout ne sera que débats ? Faudra-t-il que le mari & la femme aient différens systèmes ? Le meilleur de tous, fait sur nous des impressions différentes, & ce qui récompense votre vertu punit la mienne. **TOUT CE QUI EST, EST BIEN.** Il est vrai

H ij.

que ce monde a été fait pour César, mais il a aussi été fait pour Titus : & qui des deux fut le plus heureux ? celui qui enchaîna sa patrie, ou celui dont les vertus soupiroient la perte d'un jour écoulé sans bienfaits ?

Mais, direz-vous, la vertu meurt quelquefois de faim, tandis que le vice regorge de biens. Que s'ensuit-il ? le pain est-il la récompense de la vertu ? Le vice peut l'acquérir, c'est le prix du travail : le scélérat le mérite lorsqu'il laboure la terre : il le mérite lorsqu'il affronte les mers, où la folie combat pour les tirans & pour les richesses. L'homme de bien peut être foible, indolent ; mais aussi il n'aspire point à l'opulence, il aspire au contentement. Supposé cependant qu'il soit riche, vos demandes seront-elles finies ?

Non. Faudra-t-il que l'homme de bien manque de santé & de puissance ? Je veux qu'il ait richesse, puissance, & tous les biens de la terre : vous demanderez encore, Pourquoi son pouvoir est limité ? Pourquoi il est un particulier ? Pourquoi il n'est point un Roi ? Mais pourquoi ne demandez vous pas les dons intérieurs au lieu des extérieurs ? pourquoi l'homme n'est point un Dieu, & la terre un Ciel ? Qui demande & qui raisonne ainsi, concevra avec peine que Dieu donne assez lorsqu'il peut donner plus. Sa puissance étant immense, si les demandes le sont aussi, à quel degré dans la nature s'arrêteroient-elles ?

Ce que rien sur la terre ne peut donner ni détruire, le calme de l'ame & la joye intérieure

Les biens extérieurs ne sont pas une vraie récompense. Ils sont souvent

incompatibles
avec la vertu,
& souvent ils
la détruisent.

du cœur, c'est le prix de la vertu. En voudriez-vous fixer un meilleur, & donner à l'humilité un carosse à six chevaux? à la justice, l'épée du conquérant? à la vérité, une mitre? & à l'amour du bien public, ce qui d'ordinaire le détruit, une couronne? Ces récompenses ne plairoient point à la vertu, ou la détruiroient. Combien souvent par elles ont été détruites à soixante ans des vertus qu'on avoit admirées dans un jeune homme de vingt-un.*

Ils ne peuvent
rendre heureux
un homme sans
vertu. Preuve
de détail. Ri-
chesses.

Examinons : les richesses peuvent-elles donner à tout autre qu'à l'homme juste un contentement personnel & la confiance des autres? Des Juges & des Parlemens ont été achetés avec de l'argent, mais

* C'est l'âge où suivant les Loix d'Angleterre on entre en majorité.

l'estime & l'amour ne furent jamais à vendre. O quelle folie de croire qu'un homme de bien qui a le genre humain pour objet de son amour, & qui est lui-même l'objet de celui du genre humain, dont la vie respire la santé, & la conscience l'innocence, soit haï de Dieu, parce que Dieu ne lui a pas donné mille guinées de rente !

L'honneur & la honte ne Dignités naissent point de nôtre condition. Faites-bien ce que vous devez faire : c'est en quoi consiste l'honneur. La fortune a mis quelque petite différence entre les hommes : l'un se quarre dans ses guénilles, & l'autre se déméne dans ses brocards ; le Savetier dans son tablier de peau ; l'homme d'Eglise dans sa soutane ; le Moine avec son froc, & le Roi avec

sa couronne. Mais, vous écrierez vous, y a-t-il rien qui diffère plus qu'une couronne & qu'un froc ? Ouy, mon ami, l'homme sage & l'homme fou. Vous trouverez que si une fois le Monarque agit en Moine, & que l'homme d'Eglise s'enivre en Savetier, que c'est le mérite qui fait l'homme éminent, & le manque de mérite qui fait l'homme vulgaire : car au reste que fait le tablier de l'un ou la soutane de l'autre ?

- D'être tout convert de titres & garni de cordons, c'est ce que tu peux être par la faveur des Rois ou de leurs courtisannes. Ton sang vanté depuis mille ans ou environ, peut couler de Lucrece en Lucrece : mais si c'est sur le mérite de tes pères que tu établis le tien, ne compte seulement que ceux qui furent

Naissance.

rent grands hommes & hommes de bien. Que si ton sang ancien, mais ignoble, a coulé dans des cœurs lâches, fût-ce depuis le déluge : va & compte que ta famille est roturière ; & n'annonce point que tes pères ont été si long-tems sans mérite. Des insensés, des esclaves & des lâches ne peuvent être annoblis ; non pas même par le sang des Howards.

Examine ensuite la grandeur. Où se trouve-t-elle ? Tu me réponds parmi les héros & les politiques : les héros sont tous les mêmes, on en convient assez, depuis le fou de Macédoine jusqu'à celui de Suede. Le but extravagant de toute leur vie est de se trouver, ou de se faire ennemis du genre humain. Pas un ne se rappelle le passé ; ils vont toujours en avant,

Grandeur.

& néanmoins ne regardent jamais au delà du pas qu'ils font. Et ne préférons point au héros le politique & l'habile homme : rusé & circonspect il cherche à saisir les hommes dans des momens inconsiderés : ce n'est pas habileté ou sagesse dans lui : c'est foiblesse dans les autres. Mais en supposant même le succès, que le héros fasse des conquêtes & que le politique trompe ; quelle absurdité d'appeller un méchant homme, un grand homme ? La prudence criminelle de l'un, & la bravoute forcenée de l'autre sont loin de la sagesse & de l'honneur. Celui qui obtient une noble fin par de nobles moyens, ou qui disgracié rit dans l'exil ou dans les fers, soit qu'il régne comme le sage Antonin ou qu'il meure comme Socrate, celui-là est vraiment Grand.

Qu'est-ce que la renommée? Renommée,

Cette vie imaginaire qui respire dans les autres. Objet au delà de nous, qui l'est même avant nôtre mort. On ne jouit précisément que de ce que l'on entend. Ce qui est ignoré, soit qu'il s'agisse de vous, Milord, ou de Cicéron, c'est la même chose. Tout ce que la renommée nous fait sentir, naît & se termine dans le petit cercle de nos amis ou de nos ennemis : Pour tous les autres, ce qui vit ou ce qui ne vit plus, est également une ombre, soit Eugène ou César ; soit qu'il brille ou qu'il ait brillé, en tels tems, en tels lieux, sur le Rhin ou sur le Rubicon. Le bel esprit, ainsi que sa plume, n'est que légèreté & vanité, & le bâton du général, est un fleau : l'homme de bien.

est le plus noble ouvrage de Dieu : & qu'est ce que la renommée peut à l'égard de celui qui ne l'est pas ? Elle ne peut que préserver son nom de la mort. Elle le fait de la même manière que la justice a préservé son corps du tombeau, & ce qu'il eut mieux valu ensevelir dans l'oubli, est exposé pour empestier les autres hommes. Toute réputation qui ne provient pas d'un vrai mérite, nous est étrangère & pernicieuse : son encens porte à la tête, mais ne pénètre pas au cœur. Une heure d'une approbation intérieure l'emporte sur des années d'acclamations d'une populace sottement éprise. Marcellus exilé ressentait de plus véritables joyes, que César suivi de tout le Sénat.

Talens supérieurs.

Quels avantages résultent des talens supérieurs ? Dites-nous,

Milord, car vous le pouvez, ce que c'est que d'être habile & sçavant ? C'est de sçavoir combien peu nous pouvons sçavoir, d'apercevoir toutes les fautes des autres, & de sentir les siennes propres. Condamné à débrouiller les affaires, ou à restaurer les arts, sans second ou sans Juge, voulez vous montrer des vérités, ou sauver un pays qui s'abîme ? Tout le monde craint, personne ne vous aide, & peu vous comprennent. O triste prééminence de se sentir au dessus des foiblesses de la vie, & des consolations qu'elle offre !

Qu'on examine donc à fond tous ces différens avantages : Les hommes sont malheureux avec la possession de tous ces biens. toute compensation faite, qu'on voye quel en est le résultat : combien sûrement pour acquérir l'un on doit perdre de l'au-

tre, s'il n'est totalement perdu : combien ils sont peu compatibles : combien souvent on risque pour eux la vie, & toujours le repos. Examinons donc ; & si toutefois ils peuvent encore exciter nôtre envie, voyons à qui le hasard les donne, & voudrions-nous nous changer pour eux ? Si nous sommes assez simples que de soupirer pour un cordon, remarquons quelle grace il donne au Lord Umbra & au Chevalier Billy. Si le métal jaune est l'objet de nôtre passion, jettons les yeux sur Gripus ou sur sa femme. Si les talens nous flattent, réfléchissons combien a brillé Bacon, le plus habile, le plus éclairé & le plus foible des hommes. Si nous sommes ravis d'un nom fameux, voyons Cromwel condamné à une re-

nommée éternelle. Si l'union de tous ces prétendus biens excite nôtre ambition, lisons les anciennes histoires : elles nous apprendront à les mépriser tous. On y découvre la fausseté du bonheur dans les richesses, les dignités, la réputation & la grandeur ; biens sur les quels on fonde les divers degrés de bonheur, à l'union des quels on attache l'idée d'un bonheur complet. Que paroissent heureux ceux qui possèdent le cœur des Rois & la confiance des Reines ! Ce n'est que pour ruiner ceux-ci & trahir celles-là. Observons par quelles démarches indignes ils parviennent à la gloire. Ainsi que la fière Venise, ils s'élèvent d'un marais fangeux. Leur crime & leur grandeur avance d'un pas égal, & ce qui produit leur héroïsme détruit l'humanité. On

voit sur leur front les lauriers de l'Europe, mais ou teints de sang, ou fruits de la vénalité : vous les voyez enfin vivre déshonorés par le pillage des provinces, cassés de travaux, ou perdus par la mollesse. O malheureuses richesses à qui la renommée n'a pû donner de l'éclat ; ou qu'elle n'a pû préserver de la honte ! Quel est le bonheur qui termine leur carrière ? Des mignons avides, ou une femme impérieuse, embarrassent leur magnifique chambre, leur superbe alcove, & troublent leur sommeil par un trop pompeux cortège. Hélas ! qu'on ne se laisse pas éblouir par l'éclat de leur midi ; qu'on le compare à l'obscurité de leur matin & de leur soir. Tout le résultat de leur grande renommée n'est qu'un songe, où leur gloire est confondue avec leur honte.

SUR L'HOMME. 105

Connoissons donc cette vérité, & la connoissance en suffit à l'homme, **qu'IL N'Y A D'AUTRE**

La vertu seule
constitue un bon-
heur dont l'objet
est universel &
éternel.

BONHEUR ICI-BAS QUE LA VER-
TU ; le seul point où la félicité
humaine soit fixée, & qui fasse
goûter le bien sans le mélange
du mal : le seul qui donne au
mérite de constans retours, &
qui lui donne également du
plaisir des bienfaits reçûs & des
bienfaits donnés ; où la joye est
sans égale , lorsque le succès
nous seconde, & où le défaut
de succès ne produit aucun cha-
grin ; qui fait jouir de l'abon-
dance sans satiété, & qui dans
l'épreuve des revers se fait fa-
vourer avec le plus de complai-
sance. Les ris que la folie in-
sensible fait éclater dans ses
fausses joyes , sont beaucoup
moins agréables que les pleurs
mêmes de la vertu : elle extrait

du bien de tous les objets, en acquiert de tous les endroits : elle s'exerce toujours, jamais n'est fatiguée ; elle n'est point enflée de la chute d'un autre homme, ni abatus de son élévation : sans besoins, elle ne peut former aucun souhait, puisque par rapport à la vertu, en souhaiter davantage, c'est l'obtenir.

C'est le seul bonheur que les cieux puissent donner à tous : qui peut penser, peut le connoître ; & qui peut sentir, peut le goûter : il échape néanmoins à l'homme méchant, pauvre au milieu des richesses, aveugle quoique sçavant. L'homme de bien au contraire le trouve sans recherche. Il n'est esclave d'aucune secte, il ne suit point une route particulière, il s'élève par l'inspection de la nature, au Dieu de la nature ; il n'abandonne ja-

mais cette chaîne qui lie le grand système, qui joint le ciel & la terre, le mortel & le divin. Il voit que dans cette chaîne aucun être ne sçauroit être heureux, que ce bonheur n'affecte quelqu'un au-dessus, quelqu'un au-dessous. Il apprend de l'union de ce grand tout le premier & le dernier but de l'ame humaine, & il connoît quel est le principe & quelle est la fin de la foi, des loix, & de la morale: l'amour de Dieu & celui de l'homme.

Ce n'est que lui que l'espérance conduit de point en point, en se développant à lui de plus en plus, jusqu'à ce qu'unie à la foi, & devenue sans bornes, elle lui fait goûter un bonheur qui remplit toute son ame. Il voit pourquoi la nature de l'homme est telle qu'elle est ;

pourquoi l'homme seul a l'espérance d'un bonheur connu, & de la foy pour un bonheur inconnu. Impressions qui ne lui sont pas données en vain : la nature n'en donne point d'inutiles ; chaque créature trouve ce qu'elle cherche. Que sa sagesse éclate dans le présent qu'elle fait à l'homme ! C'est par là qu'elle unit à la plus grande vertu, le plus grand bonheur ; elle lui présente tout à la fois la vûe brillante de son propre bonheur, & le plus puissant motif pour aider à celui des autres.

La perfection
du bonheur con-
siste dans l'amour
de Dieu & dans
celui des autres
hommes.

L'amour propre ainsi allié avec l'amour social & l'amour de Dieu, nous fait trouver notre bonheur dans celui de notre voisin. Est-ce trop peu pour ton cœur généreusement illimité ? Donne-lui une plus vaste car-

SUR L'HOMME. 109

rière, & étends ta générosité jusqu'à tes ennemis. Ne fais qu'un système de bienveillance, de tous les mondes, de tous les êtres raisonnables, de tous ceux qui ont vie & sentiment : d'autant plus heureux que tu feras plus généreux ; le plus haut degré de bonheur correspond au plus haut degré de charité.

L'amour de Dieu descend du tout aux parties : mais celui de l'homme s'élève de l'individu au tout. L'amour propre ne sert qu'à reveiller l'ame vertueuse, ainsi qu'un petit caillou qui jetté dans une eau paisible fait naître autour du centre qu'il a mis en mouvement, un petit cercle qui ensuite s'étend, devient plus grand & encore plus grand. Il embrasse d'abord parent, ami, voisin ; ensuite la patrie, & ensuite tou-

te la race humaine : les épanchemens de l'ame s'étendant de plus en plus embrassent enfin tous les êtres de toute espèce. La terre rit de toutes parts, une bienveillance sans bornes produit un bonheur général ; & le ciel, dans le cœur de l'homme généreux, contemple son image.

Allons donc, mon ami, mon génie : poursuivons, ô maître du Poète & du Poème ! Tandis que ma muse s'abaisse & remonte des basses passions de l'homme à leurs fins glorieuses ; que semblable à toi, profond dans la connoissance des variétés de la nature, je puisse tomber avec dignité & m'élever avec modération : que formé par tes discours, j'apprenne à passer heureusement du grave à l'enjoué, du vif au sévère ; à être exact avec feu, éloquent

SUR L'HOMME. III

fans fard, attentif à la raison,
& habile à plaire. O tandis
que ton nom vole à pleines voi-
les sur le cours du tems & qu'il
accumule la gloire, ma petite
barque pourra-t-elle suivre, cou-
rir vers le triomphe, & partager
le soufle favorable? Lorsque
les hommes d'Etat, les Héros
& les Rois reposeront dans la
poussière, eux dont les fils rou-
giront que leurs pères ayent été
tes ennemis, mes vers apren-
dront ils à la postérité que tu
fus mon guide, mon Philosophe
& mon ami? qu'excité par toi,
ma muse quitta les sons pour
s'élever aux choses, & passa de
l'imagination au cœur? qu'au
lieu de l'éclat trompeur de l'es-
prit, je fis briller la lumière de
la nature, que je fis voir à l'or-
gueil qui s'abuse, que tout ce
qui est, est bien; que la raison

112 ESSAI SUR L'HOMME.

& la passion sont données pour une seule grande fin ; que le véritable amour propre & l'amour social sont le même ; que la vertu seule fait ici-bas nôtre BONHEUR, & que tout l'objet de nôtre connoissance est de nous connoître.

F I N.



